

# CRASH TEST SUR UN CŒUR NU

*Elara Vance*



# Crash test sur un cœur nu

*Par Elara Vance*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Impact à 0h00	4
Chapitre 2 : 50 Hertz	9
Chapitre 3 : L'Odeur de l'Ozone	15
Chapitre 4 : Anatomie d'un piston brisé	20
Chapitre 5 : Le Syndrome du membre fantôme	26
Chapitre 6 : Vitrites et Venins	32
Chapitre 7 : La Lumière bleue des cernes	38
Chapitre 8 : Friction urbaine	44
Chapitre 9 : L'Esthétique du froissement	50
Chapitre 10 : Hématomes Stellaires	56
Chapitre 11 : Le Silence du béton	62
Chapitre 12 : Synapse en surchauffe	68
Chapitre 13 : L'Apnée du 22ème étage	74
Chapitre 14 : La Mécanique du cri	79
Chapitre 15 : Transfusion de Lumière	85
Chapitre 16 : Crash Test Final	90
Chapitre 17 : Ventricule de Verre	96
Chapitre 18 : L'Inauguration du Cœur Nu	102

# Chapitre 1

## Impact à 0h00

Minuit pile. Le chiffre rouge du réveil sur la table de chevet pulse avec la régularité d'un cœur sous monitoring, injectant une lueur de sang synthétique dans l'obscurité de la chambre. À cet instant précis, le temps ne s'écoule plus ; il se compacte.

Dans le hall d'entrée de l'appartement-observatoire, l'air a le goût de l'ozone, cette odeur métallique qui précède la foudre ou les courts-circuits. Je suis debout, les pieds nus sur le carrelage dont le froid remonte le long de mes chevilles comme une anesthésie locale. Face à moi, Il est une silhouette de goudron et d'ombres, découpée sur le rectangle blanc de la porte.

Il ne dit rien. Le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une matière dense, une plaque de verre dépoli qui s'insère entre nos deux cages thoraciques. J'entends le ronronnement du réfrigérateur dans la cuisine, un bourdonnement à 50 Hz qui vibre jusque dans mes dents de sagesse. C'est le son de la ville, le cri sourd de la métropole électrique qui s'invite dans notre agonie.

Ses mains. Je fixe ses mains. Ces mains qui ont connu chaque pli de ma géographie intime, chaque cicatrice dissimulée sous l'arc de mes côtes. Elles pendent au bout de ses bras, lourdes, inutiles. Des outils déphasés. Il tient ses clés, et le tintement du métal contre le cuir de son trousseau est le seul dialogue qu'il m'accorde. C'est un bruit sec, chirurgical. Un cliquetis de condamné.

— Voilà, dit-il.

C'est un mot-valise, creux, immense, où il entasse tout ce qu'on ne réparera pas : les

petits déjeuners silencieux, les draps froissés par l'ennui, l'érosion lente de nos certitudes. Sa voix n'a pas de texture. C'est une onde plate sur un écran de contrôle.

Je veux répondre, mais ma gorge est un tunnel de verre pilé. Je sens l'impact avant même qu'il ne bouge. C'est une loi de la balistique : le choc survient dans l'esprit bien avant que le métal ne se torde. Je nous vois de haut, depuis le 22ème étage, deux points de chaleur insignifiants dans cette boîte de verre et d'acier suspendue au-dessus du vide. Nous sommes les mannequins d'un crash test, sanglés dans nos habitudes, attendant que le mur de béton de l'indifférence nous pulvérise.

Il fait un pas en arrière. Le mouvement est lent, décomposé, comme une vidéo dont on aurait réduit la fréquence d'images. Sa main lâche la poignée de la porte. C'est le moment exact du déraillement. Les fixations lâchent, les rivets sautent. Je sens mes organes se déplacer, une migration interne vers le bas, un lâcher-prise gravitationnel.

Le clic de la serrure.

Ce n'est pas un claquement violent. C'est pire. C'est un son définitif, le bruit d'une capsule spatiale qui se détache de sa station, abandonnant l'astronaute à l'asphyxie silencieuse du vide.

Je reste là, pétrifiée dans la pénombre du couloir. Ma respiration est courte, superficielle. J'ai l'impression que si j'inspire trop fort, les parois de mes poumons vont se coller entre elles, faute de pression. L'appartement est devenu un observatoire du néant. Les baies vitrées, immenses, sans rideaux, laissent entrer la ville. Paris est une plaie lumineuse, un amas de nerfs optiques de néon violet et de phares jaunes qui rampent sur le bitume mouillé.

Je m'approche de la vitre. Mon front contre le verre froid agit comme un diapason. Je ressens la vibration des transformateurs, le passage du métro sous la terre, le cri lointain d'une sirène d'ambulance qui emmène quelqu'un dont le corps, lui aussi, a

fini par céder.

Mes doigts tracent des lignes invisibles sur la buée de ma propre haleine. Je suis une écorchée vive, mais ma peau est intacte. C'est l'arnaque de la douleur psychologique : l'absence d'hémorragie visible. On devrait saigner du bleu, de la couleur de ces écrans qui nous entourent, pour avertir les passants que la structure interne s'est effondrée.

Je retourne dans le salon. L'odeur de son départ est partout. Un mélange de tabac froid, de santal et de cette sueur acide que l'on sécrète quand on s'apprête à commettre une trahison. C'est une odeur de fin de règne. Je m'assois sur le canapé en cuir, il est encore tiède à l'endroit où il a posé son sac tout à l'heure. Cette chaleur résiduelle est une insulte. C'est un fantôme thermique qui me hante les cuisses.

Je regarde mes jambes. Elles tremblent d'un mouvement imperceptible, une oscillation de haute fréquence. Je suis en état de choc, le cerveau s'efforce d'analyser les données de la collision.

\*Vitesse de l'impact : trois ans de vie commune.\*

\*Angle d'incidence : le mépris.\*

\*Résultat : destruction totale de la zone de confort.\*

Le silence revient, plus épais encore. Il sature l'espace. Je me lève pour allumer la radio, n'importe quoi, mais je me ravise. Je veux entendre le crash jusqu'au bout. Je veux écouter le bruit que fait une âme quand elle se disloque contre les angles droits d'une architecture moderne.

Je marche jusqu'à la salle de bains. La lumière crue des spots halogènes me frappe comme une gifle. Dans le miroir, mon visage est une topographie du désastre. Mes yeux sont des éponges saturées de mélancolie, les pupilles dilatées par l'adrénaline de la perte. Je touche ma joue, mes doigts sont glacés. Je me demande si la douleur est une forme d'énergie que l'on pourrait transformer en électricité. Si c'était le cas, je

pourrais éclairer la ville entière ce soir.

Je retire mon pull. La laine frotte contre ma peau, créant des étincelles d'électricité statique qui claquent dans l'air sec. Je me déshabille lentement, comme on retire des bandages après une opération lourde. Je veux voir où ça fait mal. Je cherche la marque bleue, l'hématome, la trace du pneu sur mon torse. Rien. Juste cette blancheur translucide, ce réseau de veines bleues qui irriguent mon désespoir.

Je me glisse dans la douche. L'eau arrive, brûlante, presque insupportable. Elle tape sur mes épaules avec la violence d'une averse tropicale. La vapeur brouille tout, transforme la pièce en une cellule de coton humide. Je ferme les yeux et je le vois encore, ses mains lâchant prise, cette indifférence polie qui est la forme la plus évoluée de la cruauté urbaine.

Il n'a pas crié. Il n'a pas pleuré. Il a juste cessé d'émettre.

Je m'accroupis sur le sol de la douche, l'eau coulant sur ma nuque, s'engouffrant dans ma bouche au goût de chlore et de larmes. Le carrelage est dur sous mes fesses. C'est le premier contact réel avec la matière depuis l'impact. La douleur physique de l'eau trop chaude sur ma peau rougie est une bénédiction. Elle me ramène ici. Elle me prouve que sous la carapace de cynisme et de pudeur que je me suis forgée, il y a encore de la viande qui réagit, des nerfs qui transmettent, un système central qui refuse de s'éteindre.

Je sors, m'enveloppe dans une serviette rêche qui me griffe le dos. Je retourne vers la baie vitrée.

0h42.

Quarante-deux minutes que je suis seule dans les décombres. Dehors, la métropole continue sa danse macabre. Les enseignes lumineuses clignotent : \*Open, Open,

Open\*. Tout est ouvert, sauf mon avenir. Je pose ma main sur la vitre, là où le froid est le plus intense.

Je ne suis plus une femme qui attend un homme. Je suis une trajectoire interrompue. Je suis le débris d'une collision qui n'aurait jamais dû avoir lieu. Et pourtant, dans le reflet du verre, je vois une lueur. Ce n'est pas le reflet d'un néon. C'est quelque chose de plus profond, une étincelle de phosphore au fond de mes propres yeux.

La douleur, quand on cesse de lutter contre elle, devient une forme de lucidité féroce. Je sens chaque pore de ma peau, chaque battement de mon cœur comme une percussion de tambour de guerre. S'il pensait m'avoir éteinte en fermant cette porte, il a commis une erreur de calcul fondamentale.

Il ne m'a pas brisée. Il m'a ouverte.

Je m'assois par terre, face au vide, face à la ville qui ne dort jamais, et j'attends que la première étoile — ou le premier satellite — déchire ce ciel de télévision morte. Je suis prête pour le reste du crash. Je suis prête à voir ce qu'il reste de moi quand tout ce qui était superflu aura brûlé dans l'atmosphère de cette solitude nouvelle.

L'impact est passé. Maintenant, c'est l'incendie. Et je vais regarder les flammes jusqu'à ce qu'elles deviennent de la lumière.

# Chapitre 2

## 50 Hertz

Le silence n'existe pas. C'est un mensonge inventé par ceux qui ont peur de l'invisible. Ici, au vingt-deuxième étage, le silence est un orchestre de machines en surchauffe, une symphonie de basse tension qui s'insinue sous la peau comme une écharde de métal. C'est le 50 Hertz. La fréquence fondamentale de la solitude électrique.

Je suis allongée sur le carrelage de la cuisine. La céramique est une plaque de givre blanc sous mes cuisses nues. Le froid ne se contente pas de mordre ; il m'investit. Il remonte le long de ma colonne vertébrale, vertèbre après vertèbre, comme une ponction lombaire pratiquée par une main de marbre. C'est ma première interface avec le réel depuis que la porte a claqué. Le carrelage est honnête. Il ne promet rien d'autre que sa propre dureté, son propre rejet thermique. Il me rappelle que j'ai un squelette, une structure, quelque chose qui résiste encore alors que tout le reste — la volonté, le désir, l'espoir — s'est liquéfié dans le fracas du départ.

À quelques centimètres de mon oreille droite, le réfrigérateur entame son cycle de compression. Un grognement sourd, viscéral, qui fait vibrer la dalle. C'est le cœur de cet appartement. Un cœur de gaz fréon et de bobines de cuivre. Il ronronne avec une indifférence magnifique, stabilisant la température de deux yaourts périmés et d'une bouteille de vodka entamée. C'est la seule voix qui me parle désormais. Une voix de gorge, monocorde, qui remplace les inflexions boisées de l'Absent.

Lui, il avait une voix de violoncelle mal accordé, quelque chose de granuleux qui accrochait mes certitudes. Maintenant, il ne reste que le bourdonnement du transformateur de la box internet. Dans le coin du salon, une petite diode verte

clignote avec une régularité de métronome. \*Connectée. Connectée. Connectée.\* Un signal envoyé vers le vide, une main tendue dans le noir numérique pour ne saisir que des paquets de données stériles. Je regarde ce point vert jusqu'à ce qu'il imprime une tache pourpre sur ma rétine. Je suis branchée sur le secteur, alimentée par une angoisse haute tension, mais le circuit est coupé ailleurs.

Je ferme les yeux. Le noir n'est pas noir. Il est zébré par les flashes des enseignes au néon qui lacèrent la baie vitrée derrière moi. Je devine le bleu, le rouge, le violet — le code couleur de la consommation nocturne. Si je tends l'oreille, au-delà du 50 Hertz des appareils, je perçois la rumeur de la ville. C'est un souffle de bête blessée. Le frottement des pneus sur le bitume mouillé, à deux cents pieds en dessous, sonne comme le déchirement d'une soie millénaire.

Le froid du sol commence à anesthésier ma hanche. C'est une sensation délicieuse. La douleur physique est une distraction bienvenue, une géographie précise qui délimite mon corps. Sans ce froid, je me diluerais dans l'air climatisé. Je deviendrais une simple extension de la poussière qui danse dans le faisceau de la veilleuse du four.

Je passe une main sur le carrelage, cherchant une aspérité, une faille. Rien. La perfection lisse de l'habitat moderne. Tout est conçu pour que rien n'accroche, pour que la vie glisse sans laisser de traces, pour que le deuil lui-même soit une affaire propre, sans taches de sang sur les tapis. On vit dans des boîtes de verre suspendues dans le vide, et on s'étonne de se sentir transparents.

L'Absent avait une odeur qui luttait contre cette asepsie. Un mélange de tabac froid, de papier ancien et de cette sueur de fin de journée, légèrement acide, qui me servait d'ancrage. Je cherche cette odeur sur la surface du sol. Je plaque ma joue contre le carreau froid, j'aspire l'air. Rien. Juste le parfum de synthèse du détergent au citron, une odeur de propre qui hurle le vide. La propreté est la forme polie du néant.

Soudain, le réfrigérateur s'arrête.

Le silence qui suit est une déflagration. C'est un vide soudain, une chute de pression atmosphérique qui me fait mal aux tympans. Dans cette absence de son, le 50 Hertz devient interne. Je l'entends circuler dans mes tempes. C'est le bruit de mes synapses qui s'entrechoquent, cherchant désespérément un signal à traiter. Je suis une radio branchée entre deux stations, un parasite permanent.

\*01h14.\*

L'horloge digitale du micro-ondes projette ses chiffres verts sur le mur d'en face. C'est une lumière de morgue. Elle découpe mon ombre sur le sol, une silhouette longue, déformée, qui ressemble à une tache d'encre jetée sur un canevas trop blanc. Je me demande combien de temps on peut rester ainsi, en symbiose avec la pierre, avant que la peau ne commence à fusionner avec le minéral. Avant de devenir une simple excroissance du bâtiment, un gargouille d'intérieur pleurant du calcaire.

Je me redresse sur un coude, le mouvement arrache un gémissement à mes articulations raidies. Le contraste thermique est violent. L'air de la pièce me semble soudain trop chaud, une haleine de chauffage central qui m'étouffe. Je rampe vers la baie vitrée. Mes genoux font un bruit de succion sur le sol poli.

Arrivée au bord du gouffre, je me hisse contre la vitre. Le verre est une membrane fragile entre ma folie et celle du monde. Au 22ème étage, la ville ressemble à une carte mère dont les circuits imprimés seraient en feu. Des milliers de points lumineux, des millions de solitudes qui vibrent à la même fréquence que moi, chacune dans son alvéole de béton. Est-ce qu'elles entendent aussi le 50 Hertz ? Est-ce qu'elles sentent le froid du carrelage ?

Je pose mon front contre la vitre. Le contact est électrique. La vibration de la ville passe à travers le verre, se transmet à mon crâne, fait trembler mes dents. Je suis le

récepteur. Je suis l'antenne de ce désastre urbain.

L'Absent me disait souvent que j'avais "une sensibilité d'oscilloscope". Il le disait avec un sourire en coin, celui qu'on réserve aux curiosités de laboratoire. Il ne comprenait pas que ce n'est pas un don, c'est une pathologie. Ressentir chaque micro-variation de l'ambiance, chaque changement de tension dans les câbles à haute tension qui courent sous nos pieds, c'est vivre avec une peau de moins que les autres. C'est être à vif, tout le temps.

Je regarde mes mains. À la lueur blafarde d'un panneau publicitaire pour une montre de luxe qui clignote au loin — \*Eternal, Eternal, Eternal\* — elles ont l'air de mains de spectre. Les veines sont des rivières d'encre bleue sous une peau de parchemin. Je les serre l'une contre l'autre, j'entrelace mes doigts, mais je ne sens rien. Je suis ma propre étrangère.

C'est là que le son revient. Pas celui du frigo. Un autre. Plus fin. Un sifflement aigu, presque inaudible, qui provient des prises électriques. Le chant des électrons. Ils courent dans les murs, ils alimentent les lampes que je n'allume pas, les écrans que je refuse de regarder. Ils sont partout. Une armée invisible qui maintient ce décor en place, qui empêche la ville de s'effondrer sur elle-même.

Je me demande si son appartement à lui, là-bas, de l'autre côté du fleuve, vibre de la même manière. S'il est assis dans le noir, lui aussi, écoutant le gémissement du métal. Ou s'il a réussi à étouffer le 50 Hertz sous le rire d'une autre, sous le bruit d'une bouteille qu'on débouche, sous le chaos d'une vie qui continue.

L'idée est un coup de canif dans mon diaphragme. La douleur est si précise que je dois ouvrir la bouche pour respirer. L'air entre, chargé d'ozone et de poussière ionisée. Il a un goût de pile électrique, un goût de cuivre.

Je me laisse glisser à nouveau le long de la vitre jusqu'à retrouver la dureté du sol. Le

carrelage a un peu chauffé sous ma présence précédente, une tiédeur moite qui me dégoûte. Je me décale de quelques centimètres pour retrouver une zone vierge, une zone de froid absolu.

C'est mon territoire maintenant. Ce rectangle de céramique de soixante par soixante. Mon royaume de givre au milieu d'un océan de courants alternatifs.

Je réalise que je ne suis pas en train de faire un deuil. Je suis en train de me recalibrer. Le crash a détruit tous mes instruments de navigation. Je ne sais plus où est le nord, je ne sais plus quelle est ma vitesse de croisière. Je suis au point zéro. Et pour redémarrer le système, j'ai besoin de cette ascèse sensorielle. J'ai besoin que le bruit du monde se réduise à cette fréquence unique, stable, impitoyable.

Le 50 Hertz.

Je commence à fredonner. Une note unique, grave, qui tente de s'accorder au bourdonnement de la pièce. Ma gorge vibre. Ma poitrine devient une caisse de résonance. Pendant quelques secondes, le son extérieur et le son intérieur se rencontrent. La dissonance disparaît. Je suis une machine parmi les machines. Je suis une composante du circuit.

Dans cette union avec le vide électrique, la douleur change de nature. Elle n'est plus un déchirement, elle devient une fonction. Une résistance nécessaire pour que le courant passe. Sans cette résistance, je grillerai.

Je ferme les yeux, et pour la première fois depuis qu'il est parti, mon cœur ne bat plus comme un animal traqué. Il bat au rythme de la ville. Un battement par cycle.

C'est une petite mort, propre et technique. C'est la fin du chapitre des larmes, et le début de l'ère du métal froid.

Dehors, le ciel de télévision morte commence à se teinter d'un gris métallique, annonçant une aube qui n'apportera aucune lumière, juste une autre fréquence, plus haute, plus cruelle encore. Le 50 Hertz ne s'arrête jamais. Il attend simplement que nous soyons assez seuls pour l'entendre vraiment.

Je pose ma main sur mon ventre, là où la sensation de vide est la plus féroce. Je ne cherche plus à le combler. Je le laisse s'emplier de cette vibration électrique. Je deviens une chambre de résonance pour tout ce qui a été abandonné.

Le vingt-deuxième étage n'est plus un appartement. C'est un laboratoire de survie. Et je suis le seul sujet de l'expérience.

L'impact est une mémoire lointaine. Maintenant, je suis le son qui reste après le choc. Je suis la note de basse qui persiste quand la mélodie s'est tue.

Je suis le 50 Hertz. Et je ne m'éteindrai pas.

# Chapitre 3

## L'Odeur de l'Ozone

La porte s'est refermée dans un clic chirurgical, sectionnant net le cordon ombilical du 50 Hertz qui vibrait dans mon appartement. Dehors, l'ascenseur est une cage d'acier brossé qui me broie lentement les côtes pendant la descente. Vingt-deux étages de décompression. Je vois mon reflet dans le miroir dépoli de la cabine : une silhouette de buvard, prête à absorber tout ce que la nuit jettera sur elle. Mes yeux sont des puits de pétrole, profonds, sombres, inflammables.

Quand les portes s'ouvrent sur le hall, l'air de la ville me gifle. Ce n'est pas de l'air, c'est une mixture. Un cocktail de particules fines, de gommages brûlés et de sueurs froides. Je franchis le seuil de verre et mes talons percutent le bitume. \*Clac. Clac.\* Le métronome de ma propre dérive.

La mégapole s'étend devant moi comme un circuit imprimé à ciel ouvert. Les néons sont des veines de gaz rare — néon, argon, krypton — qui irriguent le cadavre de la nuit. Le ciel a cette teinte indéfinissable, ce violet électrique qui n'existe que là où l'on a oublié de regarder les étoiles. Je commence à marcher. Pas une promenade, pas une errance. Une mission balistique.

Mes chevilles, encore fragiles dans la camisole de cuir de mes bottines, enregistrent chaque irrégularité du trottoir. Les vibrations du métro, loin sous mes pieds, remontent le long de mes tibias, une onde sismique qui cherche à briser mes os de porcelaine. Je veux que ça fasse mal. Je veux que le bitume m'use, qu'il lime la plante de mes pieds jusqu'à ce que je sente la terre brûlante sous la ville.

Je tourne à l'angle de la 5ème. Ici, l'odeur change. Ce n'est plus seulement la ville,

c'est le souvenir d'un orage qui n'a jamais éclaté. L'ozone. Cette odeur âcre, métallique, qui précède la foudre ou suit un court-circuit. C'est l'odeur de nous deux, je crois. L'odeur du moment juste avant que le transformateur n'explose.

Je ferme les yeux tout en marchant, un risque calculé entre deux feux de signalisation. Je hume. Je cherche dans les courants d'air la trace chimique de son départ. Un reste de tabac froid, une note de santal qui aurait survécu au lessivage des pots d'échappement. Mais le vent n'est qu'une haleine fétide chargée de dioxyde de carbone. Je ne trouve rien, sinon le goût du fer sur ma langue. Un goût de sang ancien, de clé qu'on tourne dans une serrure rouillée.

— Tu cherches quoi, poupée ?

La voix vient d'une ombre, près d'une bouche d'aération qui crache une vapeur épaisse et grasse. Un homme, ou ce qu'il en reste, enveloppé dans des strates de journaux et de regrets. Ses yeux brillent d'une lueur jaune, comme des phares de voiture de collection.

Je ne réponds pas. Je n'ai pas de mots, seulement des fréquences. Je continue de marcher, plus vite maintenant. Mes muscles commencent à protester. Une brûlure acide s'installe dans mes mollets, une sensation de papier de verre qui frotte contre mes tendons. C'est parfait. C'est une distraction nécessaire.

Je traverse le quartier des miroirs. Les gratte-ciel de verre se font face, se reflétant à l'infini jusqu'à ce que la réalité ne soit plus qu'un écho visuel. Je vois des milliers de moi, des milliers d'écorchées marchant vers l'épuisement, toutes cherchant un fantôme dans la même brume de pollution. La ville n'est pas un lieu, c'est une salle d'attente pour ceux qui n'ont nulle part où aller.

L'humidité s'accroche à ma peau comme une seconde main, moite et indésirable. Le froid ne vient pas de l'air, il vient de l'intérieur, une tige de glace qui remplace ma

colonne vertébrale. Je m'arrête devant une vitrine de téléviseurs éteints. Mon visage y apparaît, décomposé par les reflets des phares qui passent derrière moi. Je ressemble à un crash test dont on aurait oublié de ramasser les morceaux.

Je plaque mes mains contre la vitre froide. Le contact du verre est un soulagement. C'est lisse. C'est honnête. Sous mes doigts, je sens la vibration sourde de la ville, le ronronnement des transformateurs, les serveurs qui surchauffent dans les sous-sols, les rêves de millions de gens qui s'entrechoquent dans le cloud.

« Où es-tu dans tout ce bruit ? » je murmure contre le verre.

Ma propre respiration crée une buée, une petite nébuleuse qui efface mon regard. Je trace son initiale du bout du doigt sur la condensation. Le geste est pathétique, une rechute sentimentale dans un univers de silicium. J'efface la lettre d'un revers de manche brutal. La soie de mon manteau s'imprègne de la saleté de la vitre.

Je repars. Mes chevilles crient maintenant. Chaque pas est un coup de poignard dans mes articulations. Je marche depuis deux heures, peut-être trois. Le temps n'a plus de consistance, il est devenu fluide, comme l'huile de moteur qui stagne dans les caniveaux, créant des arcs-en-ciel toxiques sous les lampadaires.

J'atteins le pont. C'est là que l'ozone est le plus fort. Ici, le vent de la rivière se bat contre les émanations du trafic. L'air est saturé d'électricité statique. Mes cheveux se dressent légèrement, attirés par les câbles de haute tension qui courent le long des structures d'acier.

Je m'appuie contre le garde-corps. Le métal est rugueux, écaillé, il mord la paume de mes mains. En bas, l'eau est une encre noire, lourde, impénétrable. Elle ne reflète rien, elle absorbe tout. Les secrets, les corps, les promesses non tenues.

Je cherche encore. Je dilate mes narines jusqu'à la douleur. Je veux une preuve. Une

seule molécule de lui qui me dirait qu'il a foulé ce même sol, qu'il a respiré ce même poison. Mais mes sens sont saturés. La ville a gagné. Elle a tout recouvert de son vernis grisâtre.

Soudain, une décharge de douleur plus vive que les autres me traverse la cheville gauche. Quelque chose a lâché, ou s'est déplacé. Je vacille. Je dois m'asseoir. Là, à même le béton sale du pont, parmi les mégots écrasés et les éclats de verre.

La fatigue me submerge, une vague de plomb. Mes paupières pèsent des tonnes. Dans ce moment de faiblesse absolue, la ville change de visage. Elle n'est plus l'agresseur. Elle est la matrice. Le bourdonnement des 50 Hertz n'est plus extérieur, il est dans mes cellules. Je suis une résistance qui chauffe, qui rougeoie dans le noir.

Je porte ma main à ma bouche. Mes doigts sentent le soufre et le fer. Je lèche ma paume.

Le goût.

Ce n'est pas le goût de la pollution. Ce n'est pas le goût du vide. C'est le goût de la survie. C'est amer, comme un médicament qu'on aurait oublié d'enrober de sucre. C'est sec, comme une pierre ponce. C'est le goût de l'absence de l'autre, transformé en une présence minérale en moi.

Je comprends alors que je ne le cherchais pas pour le retrouver. Je le cherchais pour épuiser le souvenir. Pour le vider de sa substance, jusqu'à ce qu'il ne reste que cette odeur d'ozone, ce résidu de foudre qui ne peut plus brûler personne.

Je me relève avec une lenteur de suppliciée. Mes jambes tremblent, mais mon esprit est d'une clarté de diamant. La douleur dans mes chevilles est devenue une compagne, un ancrage nécessaire pour ne pas s'envoler dans le ciel de télévision morte.

Je commence le chemin du retour. Je ne marche plus vers lui. Je marche vers le centre de l'impact.

Le trajet me semble plus court, ou peut-être est-ce moi qui me suis adaptée à la fréquence du désastre. Les néons me saluent comme une des leurs. Je suis une composante du circuit, une diode qui émet une lumière froide, mais constante.

Quand je retrouve le hall de mon immeuble, le silence me paraît assourdissant. L'ascenseur me remonte vers mon laboratoire du vingt-deuxième étage. Je sors mes clés. Le métal froid contre mes doigts sales est une caresse.

J'entre. Je ne rallume pas.

Je vais directement à la fenêtre. La ville est toujours là, vibrante, étincelante de sa solitude électrique. Je pose mon front contre la vitre.

L'odeur de l'ozone me suit, imprégnée dans mes vêtements, dans mes cheveux, sous mes ongles. Je ne l'ai pas trouvé, lui. J'ai trouvé ce qui reste quand tout a été calciné.

Je suis le son qui persiste. Je suis la note de basse.

Et pour la première fois, je ne cherche plus à me boucher les oreilles. J'ouvre grand les pores de ma peau et je laisse la ville m'envahir. Le crash test est terminé.

Je suis toujours debout.

# Chapitre 4

## Anatomie d'un piston brisé

La lumière de la ville, filtrée par le triple vitrage de mon appartement-observatoire, n'est pas une lumière : c'est un scanner. Elle traverse ma peau, déshabille mes muscles et vient buter contre l'acier froid de ma solitude. Je reste là, immobile, au milieu du salon plongé dans une pénombre électrique. L'air sent le renfermé, la poussière chauffée par les serveurs informatiques et ce reste de café froid qui stagne dans la cuisine comme un rappel d'une humanité matinale que j'ai déjà oubliée.

Je retire mon manteau. Le tissu glisse sur mes épaules avec un bruit de soie déchirée. Sous mes doigts, mon propre derme me semble étranger, une membrane de silicone synthétique conçue pour protéger des organes qui ne savent plus comment fonctionner. Je me dirige vers la salle de bain. Pas de néon. Juste la réverbération magenta des panneaux publicitaires du boulevard qui s'engouffre par la porte entrouverte.

Je fais face au miroir. Je ne cherche pas mon reflet ; je cherche la faille de fabrication.

Le premier point d'impact se situe juste sous la clavicule gauche. Là où le péricarde devrait normalement abriter une pompe régulière, je sens un cliquetis métallique. Ce n'est plus un cœur, c'est un piston faussé dans une chemise de cylindre trop étroite. À chaque battement, il y a cette friction, ce grincement de métal contre métal qui dégage une chaleur de moteur en surchauffe. Je pose la main sur ma poitrine : la peau est brûlante, mais en dessous, le mécanisme est grippé.

L'Absence n'est pas un vide. C'est une présence solide, une bille d'acier logée dans le circuit de lubrification.

Je commence ma propre autopsie à vif. Je tâte les espaces intercostaux. C'est là que la douleur se cristallise, entre la cinquième et la sixième côte. On dirait une pression hydrostatique, comme si mes veines avaient été injectées de plomb liquide à la place du sang. Je visualise le schéma : les soupapes d'admission sont obstruées par son odeur — ce mélange de tabac froid et de cèdre qui refuse de s'évaporer de mes poumons. Chaque inspiration est un effort d'ingénierie, une tentative désespérée de gonfler des ballons de cuir poreux dans une atmosphère saturée d'azote.

Je remonte mes doigts vers ma gorge. Le cartilage thyroïde est serré, un écrou trop vissé qui bloque toute émission de son. C'est la zone de compression. C'est ici que les mots non dits se sont accumulés jusqu'à former un bouchon de calamine noire. Si je parlais, je ne sortirais pas des phrases, mais de la suie.

Je ferme les yeux et je descends plus bas, vers le plexus solaire. C'est le centre de contrôle, le tableau de bord où toutes les alarmes clignotent en rouge. Le rythme est syncope. Un-deux, vide. Un-deux, crash. Le piston remonte, mais il ne redescend jamais complètement. Il reste suspendu dans cette seconde d'agonie où l'on attend l'explosion qui ne vient pas. Je sens le liquide hydraulique — mes larmes ravalées, peut-être — s'infiltrer dans les circuits électriques, provoquant des court-circuits qui font tressaillir mes doigts.

C'est une panne systémique.

Il m'a laissée comme une machine dont on a retiré la pièce maîtresse, celle qui assure la synchronisation de l'ensemble. Sans lui, le moteur s'emballe à vide. Les bielles s'échauffent, la segmentation lâche. Je suis un tas de ferraille sophistiqué au sommet d'une tour de verre.

Je me déshabille entièrement. Le froid du carrelage monte dans mes chevilles, une morsure cryogénique qui me rappelle que je suis encore capable de sensation

thermique. Je regarde mes jambes, ces tiges de support qui m'ont portée à travers la ville. Elles tremblent de cette fatigue vibratoire que connaissent les ponts suspendus avant de s'effondrer. Le métal fatigue. La résilience a ses limites moléculaires.

Je m'approche de la baignoire, je ne fais pas couler l'eau. Je m'assois au fond, contre l'émail glacé. C'est mon sarcophage technologique. Ici, le silence est plus dense. On entend le ronronnement du réfrigérateur dans la pièce voisine, un bourdonnement à 50 Hz qui s'accorde étrangement à la fréquence de ma propre angoisse.

Je passe ma main sur mon ventre. La peau y est fine, presque translucide. Je peux imaginer le chaos intérieur. Les intestins noués comme des câbles de fibre optique emmêlés après une tempête. L'estomac contracté, une chambre de combustion vide où plus rien ne brûle. Tout mon système digestif a démissionné. À quoi bon transformer de l'énergie quand on n'a plus de destination ?

L'Absence est un poison systémique. Elle s'infiltré dans la moelle osseuse, elle s'attaque au calcium, elle fragilise la structure même de l'édifice. Je me sens poreuse. Je me sens comme une pièce d'orfèvrerie exposée aux pluies acides.

Soudain, une crampe me saisit le diaphragme. C'est une contraction violente, un spasme de piston qui refuse de s'arrêter malgré la casse. Je me plie en deux, le front contre mes genoux. L'odeur de l'ozone qui imprégnait mes vêtements me remonte au nez. Elle est là, la signature du crash. Ce résidu électrique de l'instant où nous avons cessé d'être un "nous" pour redevenir deux particules isolées dans le vide.

C'est à cet endroit précis, derrière le sternum, que le métal a cédé. On pourrait appeler ça un cœur brisé, mais c'est trop poétique, trop propre. C'est une rupture de fatigue. C'est la conséquence de milliers de micro-chocs, de silences trop longs, de regards qui s'évitent, de pressions exercées sur une surface qui n'était pas conçue pour supporter un tel poids d'indifférence.

Je palpe la zone. C'est une petite zone de trois centimètres de diamètre. Si j'avais un scalpel, je pourrais l'inciser, je pourrais glisser mes doigts dans la fente et retirer ce morceau de limaille qui me déchire de l'intérieur. Je sens chaque arête vive, chaque éclat de verre de notre dernière dispute, chaque fragment de béton de son silence final.

Est-ce que lui aussi, quelque part dans cette ville, ressent cette défaillance mécanique ? Est-ce que son moteur tourne rond ? Ou est-ce qu'il a simplement remplacé la pièce défectueuse par une autre, neuve, moins exigeante, plus lisse ?

L'idée qu'il puisse fonctionner sans accroc pendant que je suis ici, désossée au fond d'une baignoire, est une décharge électrique qui me redresse d'un coup. Mes muscles se tendent. La haine est un excellent lubrifiant, temporaire mais efficace. Elle permet de forcer le mouvement, de faire tourner les rouages une dernière fois avant la casse définitive.

Je me lève. Mes mouvements sont saccadés, comme ceux d'un automate mal programmé. Je sors de la salle de bain et je retourne vers la fenêtre. La ville est une carte mère géante où des millions de micro-impulsions circulent sans jamais se toucher. Je suis une diode qui grille.

Je pose mes mains à plat contre la vitre. Le verre est si froid qu'il semble vouloir fusionner avec mes paumes. De l'autre côté, à des kilomètres de distance, les lumières de l'autoroute forment une traînée de sang rouge et blanc. Les pistons de la ville, eux, ne s'arrêtent jamais. Ils ne connaissent pas la fatigue des matériaux. Ils sont alimentés par l'indifférence.

Je baisse les yeux sur mon torse. Sous la lumière bleue d'un écran qui s'est allumé tout seul dans la pièce, je vois les battements de mon cœur. Ce n'est plus un battement organique. C'est une vibration erratique. Un hoquet de machine en fin de vie.

Je réalise alors que je ne cherche pas à réparer le piston.

Je cherche à savoir combien de temps il peut encore tenir avant de pulvériser le bloc-moteur tout entier. Je cherche le point de rupture ultime, celui où la douleur devient si pure qu'elle n'appartient plus au domaine de la physique, mais à celui de la lumière.

Je retourne dans ma chambre. Le lit est un champ de bataille déserté. Les draps conservent encore la topographie de nos corps, des vallées et des collines de coton où le fantôme de son poids persiste. Je m'allonge sur le côté gauche, pour que le poids de mon cœur malade écrase un peu plus cette zone de friction.

Je sens chaque battement résonner dans le matelas, une onde de choc qui se propage dans le cadre en métal du lit, puis dans le plancher, jusqu'aux fondations de l'immeuble. Je suis la source de la vibration. Je suis le défaut dans la structure.

L'obscurité est totale maintenant, mais mes yeux voient des spectres de chaleur. Je vois l'endroit où sa main se posait sur ma hanche comme une tache de bleu froid. Je vois l'emplacement de sa tête sur l'oreiller comme un trou noir qui absorbe toute la lumière de la pièce.

Ma respiration se fait plus lente. Je tente de synchroniser ma pompe avec le silence.

*\*Compression. Explosion. Échappement.\**

Mais il n'y a plus d'échappement. Tout reste à l'intérieur. Tout s'accumule sous ma peau, gonflant mes veines, durcissant mes muscles, transformant mon corps en une statue de plomb et de regrets.

Je localise enfin le point exact. Ce n'est pas dans le cœur. Ce n'est pas dans les poumons. C'est dans le derme, à la surface. C'est cette zone de contact que je n'ai

plus. C'est cette interface entre le monde et moi qui s'est atrophiée. Je suis une machine sans capteurs, un processeur puissant enfermé dans une boîte noire sans sorties.

L'absence est une amputation sensorielle.

Je ferme les yeux. Le cliquetis dans ma poitrine semble ralentir. La chaleur diminue. Je sens le froid du métal s'installer durablement. Je ne suis plus une écorchée vive, je suis une architecture de désarroi, solide, froide, et d'une précision chirurgicale.

Le piston ne brisera pas le moteur ce soir. Il continuera de grincer, de froter, de consumer mes tissus millimètre par millimètre, jusqu'à ce qu'il ne reste de moi qu'une carcasse de chrome brillant sous les néons de la métropole.

Je suis le crash test qui n'en finit pas. Et dans le silence de mon appartement au vingt-deuxième étage, je commence enfin à apprécier la beauté terrifiante de ma propre démolition.

# Chapitre 5

## Le Syndrome du membre fantôme

L'aube n'est pas une délivrance ; c'est une dénonciation. Elle s'insinue par les jointures du triple vitrage, une lame de gris perle qui vient scalper les ombres de ma chambre au vingt-deuxième étage. La métropole, en bas, n'a pas cessé de hurler, mais son cri s'est mué en un bourdonnement sourd, une basse fréquence qui fait vibrer les os de mes tempes. 50 Hertz. C'est la fréquence de la solitude domestique, le chant des transformateurs et des cœurs en surchauffe.

Je suis restée immobile, bras en croix, une carcasse étalée sur le champ de bataille de mes draps froissés. Ma peau est une carte topographique de la nuit : des plis là où le tissu s'est imprimé dans ma chair, des rougeurs là où mes propres ongles ont cherché une prise dans le vide.

C'est alors que mon pied rencontre l'objet.

Un contact étranger. Quelque chose de mou, de dense, tapi au pied du lit comme un cadavre de petit animal. Je me redresse, les vertèbres craquant comme du petit bois. Mes yeux, brûlés par l'insomnie, mettent de longues secondes à faire le point.

C'est son sweat-shirt. Un coton épais, gris anthracite, une relique que le ressac de la rupture a jetée sur cette rive de parquet froid.

Je devrais le prendre avec deux doigts et le jeter dans la goulotte de l'immeuble. Je devrais l'incinérer. Mais mes mains trahissent ma volonté. Elles s'en saisissent avec une ferveur de dévote manipulant un suaire. Le tissu est rugueux, bouloché aux coudes, chargé d'une électricité statique qui fait dresser les poils de mes avant-bras.

Et puis, l'assaut.

Je plaque le vêtement contre mon visage. L'odeur ne me frappe pas ; elle m'envahit, elle colonise mes sinus, elle réécrit mon code génétique en une fraction de seconde. C'est le syndrome du membre fantôme. Mon cerveau envoie des signaux de détresse à une main qui n'est plus là, à une épaule qui s'est évaporée dans le bitume de la ville.

L'odeur du tabac froid. Ce n'est pas le parfum de la cigarette que l'on fume, cet instant de combustion nerveuse. C'est l'odeur de la cendre, de la stagnation, de la fin des choses. C'est un mélange âcre de Marlboro, de pluie séchée sur de la laine, et de ce sillage boisé — le cèdre, peut-être, ou un santal bon marché — qui servait de camouflage à son indifférence.

C'est une odeur de défaite. Et pourtant, je l'aspire jusqu'à l'asphyxie.

\*Inspire. Bloque. Décomposition.\*

Je sens le goût du goudron sur le fond de ma langue. C'est une synesthésie brutale : le gris du sweat devient le goût du métal, le goût du métal devient le bruit du métro qui freine, et le bruit du métro devient la sensation de ses doigts quittant ma nuque. La mémoire est un parasite qui a besoin d'un hôte physique pour survivre. Ce matin, l'hôte, c'est cette fibre de coton imprégnée de lui.

Je me laisse glisser du lit, le dos contre le matelas, le sweat pressé contre ma gorge. Le carrelage de la kitchenette est un miroir de glace sous mes talons nus. Je regarde mes mains. Elles tremblent d'une impatience obscène. Je suis une junkie de ma propre douleur. Je dissèque mon besoin avec une précision chirurgicale, une lucidité qui me dégoûte : je ne cherche pas à retrouver l'homme, je cherche à entretenir l'incendie.

Si la douleur s'éteint, la pièce devient vide. Si la douleur s'éteint, je ne suis plus qu'une silhouette anonyme parmi les millions d'autres, une statistique de la densité urbaine. Ma souffrance est ma spécificité. Elle est le pigment qui me détoure sur le fond gris de la mégapole.

« Tu es une architecte de ton propre désastre », me murmurait-il parfois, avec cette distance clinique qui me rendait folle.

Il avait raison. Je bâtis des cathédrales avec mes débris.

Je me lève et marche vers la salle de bain. Le miroir me renvoie l'image d'une naufragée électrique. Mes cheveux sont un réseau de câbles emmêlés, mes cernes ont la couleur des néons violets qui barrent la façade de l'immeuble d'en face. Je pose le sweat-shirt sur le rebord du lavabo. L'odeur de tabac froid s'affronte maintenant avec le parfum stérile de mon savon à la verveine. Un duel inégal. La mort gagne toujours sur la fraîcheur.

Je devrais lancer une machine. Le tambour de la machine à laver est une bouche ouverte qui attend de dévorer les preuves. Laver les draps, laver le sweat, laver les rideaux, laver l'air. Effacer la trace thermique de son passage.

Je m'approche du lit. L'oreiller de droite porte encore l'empreinte légère de sa tête, une dépression dans le duvet qui ressemble à un cratère lunaire. Il y a quelques cheveux bruns, presque noirs, égarés sur la taie blanche. Des fragments d'ADN, des débris de son existence qui persistent dans mon périmètre de sécurité.

Je pose ma main sur la taie. Elle est froide. Mais dans mon esprit, elle brûle.

Je pourrais verser de la lessive, celle qui sent le « grand air » — ce mensonge marketing pour citadins en manque d'oxygène. Je pourrais rincer, essorer à 1200 tours par minute, transformer ce traumatisme en une pile de linge propre, plié, neutre. Je

pourrais redevenir lisse.

Mais je retire ma main. Un frisson de résistance pure me parcourt.

Laver ces draps, ce serait amputer mon membre fantôme une seconde fois. Ce serait accepter que la plaie cicatrise. Et la cicatrice est un mensonge ; elle dit que c'est fini, elle dit que la peau est redevenue solide. Je ne veux pas de cette solidité. Je veux rester l'écorchée. Je veux que le moindre courant d'air de la ville vienne brûler mes terminaisons nerveuses exposées.

Je saisis le sweat-shirt et, dans un geste de dévotion macabre, je l'enfile.

Il est trop grand. Il m'engloutit. Les manches pendent, cachant mes mains, me transformant en une enfant perdue dans les hardes d'un géant. Le tissu contre ma peau est une agression. C'est rugueux, c'est sale, c'est imprégné de sa sueur passée, de ses nuits de veille, de son mépris.

L'odeur m'enveloppe maintenant comme une armure de gaz. Je ferme les yeux et je le vois. Je vois ses mains qui lâchent prise. Je sens le froid du béton contre lequel mon cœur s'est brisé.

C'est une forme pure d'illumination. La douleur, lorsqu'on arrête de la combattre, devient un carburant. Je ne suis plus une victime du crash ; je suis le crash lui-même. Je suis l'énergie cinétique libérée au moment de l'impact, cette chaleur intense qui fait fondre le plastique et plie l'acier.

Je retourne m'allonger sur le lit, sur ses draps imprégnés de tabac froid et d'absence. Le soleil est maintenant plus haut, une bille d'acier blanc qui frappe les vitres. La ville bourdonne de plus belle. Les gens se lèvent, ils vont au travail, ils boivent des cafés dans des gobelets en carton, ils oublient leurs morts, ils lavent leurs draps.

Pas moi.

Je reste là, enfouie dans le gris anthracite, respirant la nictine et le cèdre, savourant la nécrose de mon propre cœur. L'appartement est une vitrine au vingt-deuxième étage, une boîte de verre où une femme choisit de moisir plutôt que de feindre.

Le téléphone vibre quelque part sous un tas de vêtements, un cri électronique dans le vide. Je ne bouge pas. La vibration se propage dans le sol, monte dans mes jambes, s'arrête. Le silence qui suit est plus lourd, plus dense. Il a la texture du plomb.

Je sais ce que je fais. Je cultive mon infection. Je laisse le syndrome du membre fantôme diriger ma vie. Parce que dans cette métropole de verre, où tout est poli, où tout est remplaçable, où les sentiments sont des mises à jour logicielles, ma douleur est la seule chose qui possède une masse. La seule chose qui ne s'évapore pas sous les néons.

Je frotte mon visage contre le col du sweat. Le tabac froid pique mes yeux. Une larme coule, une seule, chargée d'un sel millénaire, et vient mourir dans les fibres grises.

Je ne laverai rien.

Je resterai dans cette puanteur de paradis perdu jusqu'à ce que l'odeur disparaisse d'elle-même, jusqu'à ce que la dernière molécule de lui soit absorbée par ma propre peau, jusqu'à ce que nous ne fassions plus qu'un dans la décomposition.

Je suis le crash test qui n'en finit pas. Et ce matin, le goudron a un goût d'éternité.

Je tourne la tête vers la fenêtre. Un oiseau — un pigeon gris, sale, l'aile déplumée — vient se poser sur le rebord de la vitre. Il me regarde avec son œil de perle noire, indifférent. Il ne voit qu'un reflet, une ombre dans un sweat trop grand. Il ne sait pas qu'ici, au vingt-deuxième étage, une architecture de désarroi est en train de se stabiliser.

La douleur n'est plus un choc. C'est un habitat.

Je ferme les paupières. Le monde devient rouge sang derrière mes pupilles. Le cliquetis dans ma poitrine est régulier, métronomique.

\*Compression. Explosion. Échappement.\*

Non, pas d'échappement. Tout reste ici. Dans le coton gris. Dans le tabac froid. Dans le silence électrique de la métropole.

Je suis enfin chez moi.

# Chapitre 6

## Vitrines et Venins

La porte de l'appartement a claqué avec un bruit de coffre-fort qu'on verrouille sur un vide sidéral. Dehors, la métropole n'est pas une ville, c'est une migraine qui s'étire sur des kilomètres de fibre optique.

Le trottoir m'accueille avec la brutalité d'une gifle. L'air sent l'ozone, le pneu brûlé et cette humidité poisseuse qui remonte des bouches de métro, un souffle de bête malade qui aurait avalé trop de solitude. Je marche, les mains enfoncées si profondément dans les poches de mon sweat gris que mes jointures blanchissent. Je ne suis pas une piétonne. Je suis un débris orbital retombant dans l'atmosphère, cherchant le point d'impact le plus esthétique.

Je pousse la porte du \*Néon-Spleen\*. C'est un café d'angle, une cage de verre et d'acier suspendue au-dessus du bitume. À l'intérieur, l'éclairage est une agression chromatique : un violet électrique, presque ultraviolet, qui transforme chaque visage en une surface livide, une topographie de cernes et de pores dilatés. Les néons bourdonnent à cinquante hertz, un chant de cigales cybernétiques qui s'accorde parfaitement à la fréquence de mon angoisse.

Je m'installe au comptoir, face à la vitrine. La vitre est si propre qu'elle en devient obscène. Elle sépare deux mondes qui refusent de se reconnaître.

Le serveur s'approche. Il a vingt ans, peut-être moins, mais ses yeux sont déjà fossilisés. Sa peau est trop lisse, sans la moindre aspérité, comme si le silicone avait remplacé le derme.

— Un expresso. Noir. Sans sucre, murmuré-je.

Il ne répond pas. Il hoche la tête avec une précision de servomoteur. Le bruit de la machine à café — ce cri de vapeur sous pression — me lacère les tympans. C'est le son de mes propres nerfs qu'on étire. Quand il pose la tasse de porcelaine blanche devant moi, le contraste avec le violet de la salle est si violent que j'ai une envie soudaine de vomir. Le café est un puits de pétrole miniature. Je porte la tasse à mes lèvres. La chaleur me brûle la langue, une douleur bienvenue, une ponctuation physique dans le paragraphe illisible de ma matinée.

De l'autre côté de la vitre, le défilé commence.

Je les regarde, ces automates de chair et de Dacron. Ils se croisent sans se frôler, des vecteurs calculés par un algorithme impitoyable. Des femmes en tailleurs rigides, dont les talons martèlent le sol comme des percuteurs sur des amorces vides. Des hommes aux yeux rivés sur leurs écrans, le visage bleui par les reflets de leurs propres prisons portatives.

Ils sont tous si impeccables. Si... fonctionnels. Ils ont des rendez-vous, des objectifs, des indicateurs de performance. Ils ont des peaux qui n'ont jamais connu le crash. Ils sont des versions bêta d'une humanité qui aurait réussi à éliminer le bug de l'empathie. Je les imagine, sous leurs vêtements de marque, constitués de circuits imprimés et de gel réfrigérant. Pas de sang. Pas de ce sel millénaire qui coule sur mes joues. Juste du liquide de refroidissement.

Mon reflet dans la vitre vient se superposer à leurs silhouettes. Je ressemble à un spectre de basse fréquence. Mes cheveux sont un désastre, mes yeux sont deux impacts de balles dans une carrosserie de neige. Je suis l'anomalie dans le système. La scorie dans le cristal.

Et puis, il y a ce couple.

Ils s'arrêtent juste devant la vitrine, à moins d'un mètre de moi. Seule l'épaisseur de la glace nous sépare, mais nous appartenons à des dimensions différentes.

Elle est vêtue d'un manteau de laine crème, une couleur qui n'admet pas la poussière. Lui porte un trench sombre, le col relevé. Ils sont beaux d'une beauté qui fait mal, une beauté de catalogue d'ameublement où rien ne dépasse. Mais il y a un grain de sable. Un court-circuit.

Elle parle, mais le son ne passe pas la barrière du verre. Je ne vois que le mouvement de ses lèvres, une chorégraphie de désespoir muet. Ses mains tremblent légèrement alors qu'elle ajuste son sac à main, un geste de contenance pour ne pas hurler. Lui, il regarde sa montre. Son visage est un masque de béton poli. Indifférent. Impénétrable. Le Mur.

Je reconnais cette expression. C'est celle de l'Absent. C'est ce silence qui tue plus sûrement qu'un calibre.

Soudain, elle pose sa main sur son bras. Ses doigts se crispent sur le tissu sombre du trench. C'est un appel au secours, une tentative désespérée de raccordement au réseau. L'homme se dégage. Pas avec violence, non. C'est pire. Il se dégage avec une politesse glaciale, un petit mouvement d'épaule qui dit : \*« Tu n'existes plus dans mes paramètres. »\*

À cet instant précis, je sens une montée de venin dans ma propre gorge. Une acidité qui me brûle l'œsophage. Je vois la fissure s'ouvrir dans les yeux de la femme en crème. Son visage se décompose, les pixels de sa façade lâchent les uns après les autres. Elle n'est plus une automate. Elle vient d'entrer dans la zone de crash. Elle est nue sous le néon.

Et lui, il se détourne. Il s'en va, absorbé par le flux des autres robots, laissant cette

épave de laine crème dériver sur le trottoir.

Une rage volcanique me submerge. Ce n'est pas de la colère, c'est une nécessité balistique. Je veux briser cette transparence. Je veux que le monde extérieur ressente le tranchant de la réalité.

Mes doigts se referment sur ma tasse de café, encore brûlante. Je sens la porcelaine qui menace de céder sous ma poigne. Mon regard est fixé sur la vitre. Je veux la voir voler en éclats. Je veux que ces milliers de petits diamants de verre viennent lacérer les visages lisses des passants, qu'ils fassent enfin couler un peu de rouge sur tout ce gris, sur tout ce violet. Je veux que le bruit de l'explosion couvre le bourdonnement des néons.

\*Casse-la.\*

Le mot résonne dans mon crâne comme un ordre de tir.

Je me lève brusquement. Ma chaise racle le sol avec un cri de métal supplicié. Le serveur tourne la tête, son regard de drone se fixant sur moi. Je m'en fous. Je ne vois que la vitre. Cette membrane qui protège le mensonge de la vie urbaine.

Je pose ma paume à plat contre le verre. C'est froid. D'un froid chirurgical. De l'autre côté, la femme au manteau crème s'est effondrée contre un poteau, la tête basse. Elle pleure, et ses larmes sont les seules choses réelles dans cette rue.

Je contracte mes muscles. Mon cœur bat si fort que je l'entends dans mes dents. Je vais le faire. Je vais projeter mon épaule, mon poids, toute ma douleur accumulée contre cette barrière. Je vais être l'accident que personne ne pourra ignorer. Je vais forcer la ville à saigner avec moi.

— Mademoiselle ? Tout va bien ?

La voix du serveur est une interférence parasite. Je ne réponds pas. Ma main tremble contre la vitre. Je sens la vibration des voitures qui passent, le grondement du métro sous mes pieds, l'énergie cinétique de la foule. Tout converge ici, sur ce millimètre carré de verre où ma peau touche l'obstacle.

Je ferme les yeux. Je visualise l'impact. L'onde de choc qui se propage. Le craquement sec, comme une banquise qui rompt. La libération.

Mais je ne bouge pas.

Je reste là, la main collée à la paroi, une parodie de piéta cybernétique. La violence est là, mais elle reste interne. Elle se retourne contre mes propres parois. Mes organes sont des vitres qui se brisent en silence, des éclats de verre qui s'enfoncent dans mon foie, dans mes poumons, dans ma rate.

Je suis le crash test qui se déroule en boucle, mais sans jamais quitter le siège.

Je retire ma main. La buée de ma paume laisse une trace éphémère sur le verre, un spectre de main qui s'efface déjà sous l'effet de la climatisation.

La femme au manteau crème s'est redressée. Elle essuie ses yeux d'un geste mécanique, remonte son sac sur son épaule, et reprend sa marche. Elle rentre dans le rang. Elle redevient un automate. Le bug est corrigé. Le système a gagné.

Je me rassieds lourdement. Mon café est froid désormais. Une pellicule huileuse s'est formée à la surface, reflétant le néon violet. C'est l'œil d'un poisson mort qui me regarde.

Le venin s'est stabilisé. Il ne sortira pas. Il va simplement s'infiltrer dans mes tissus, calcifier mes articulations, transformer mon cœur en un bloc de silice indestructible.

Je regarde à nouveau la rue. Les passants ne sont plus des humains, ni même des robots. Ce sont des données. Des zéros et des uns qui défilent dans une matrice de verre. Et moi, je suis le virus qui a raté son exécution.

Je prends mon sac. Je laisse un billet sur le comptoir, plus qu'il n'en faut. L'argent, c'est aussi du silicone, non ?

En sortant, je frôle la vitre de l'extérieur. Je m'arrête un instant pour regarder mon reflet. Derrière moi, dans le café, le serveur nettoie déjà ma tasse. Il efface ma trace.

Je m'engage dans la foule. Je règle mon pas sur le leur. Je redresse la tête. Je fige mes traits. Je sens le froid de l'ozone qui m'enveloppe comme une armure de glace.

Je suis une vitrine ambulante. À l'intérieur, c'est le chaos, les décombres et le sang. Mais dehors, tout est poli. Tout est remplaçable. Tout est sous contrôle.

Je marche vers le prochain carrefour, là où les feux de signalisation clignotent comme des yeux malades. Rouge. Vert. Orange. Le rythme binaire de l'existence.

Le venin est mon sang désormais. Et la métropole est mon temple.

Je ne briserai pas la vitre aujourd'hui. Je vais simplement apprendre à devenir aussi dure qu'elle.

# Chapitre 7

## La Lumière bleue des cernes

Vingt-deux étages pour s'extraire de la boue humaine. L'ascenseur est une boîte de conserve pressurisée qui sent le parfum rance et le métal frotté à l'ammoniaque. Quand les portes s'écartent, le silence de l'appartement me saute à la gorge. C'est un silence épais, sédimentaire, qui s'est déposé grain à grain sur les meubles en mon absence.

Je ne rallume pas les lustres. À quoi bon ? La ville s'en charge. À travers les baies vitrées qui ceignent le salon comme une cage thoracique transparente, la métropole déverse son trop-plein de phosphore. Le ciel n'est pas noir, il est d'un violet électrique, une couleur de hématome mal soigné.

Je jette mes clés sur la console en verre. Le choc produit un tintement cristallin qui résonne jusqu'à la pointe de mes molaires. Je marche pieds nus sur le parquet sombre, cherchant la morsure du froid pour vérifier que mes nerfs transmettent encore l'information. Le contact est sec, clinique. Je me dirige vers l'autel.

Mon ordinateur portable m'attend sur la table basse, une plaque de magnésium inerte. Je soulève le capot. L'écran s'éveille et m'agresse d'un flash blanc qui me fait cligner des yeux. Mes pupilles, dilatées par l'obscurité, se rétractent violemment. C'est la première brûlure de la nuit.

Je m'échoue sur le canapé, le corps replié en une ponctuation douloureuse. Mes doigts, mus par une mémoire musculaire autonome, ouvrent le dossier « Archives ». C'est là que je le garde. Pas l'homme, mais son spectre binaire. Des gigaoctets de fantômes.

Le défilement commence.

Une photo. Nous sommes dans un parc, peut-être. La lumière est trop dorée pour être honnête. Il sourit, le regard tourné vers quelque chose que je ne vois plus. Je zoome. Je cherche dans le grain de sa peau, dans l'arrangement des pixels, le moment exact où il a cessé de m'aimer. Est-ce là, dans le pli de cette paupière ? Ou dans l'ombre portée de sa main sur mon épaule, une main qui semble déjà s'évaporer ?

L'image est nette, et pourtant, elle ne dit rien. C'est une surface morte. Je passe à la suivante. Une vidéo de trois secondes. Une « Live Photo » qui tourne en boucle comme un insecte piégé contre une vitre. Il tourne la tête, il rit, il revient à sa position initiale. Le rire n'a pas de son, mais je l'entends dans ma boîte crânienne, un écho de bois sec et de tabac froid.

Je réalise alors avec une lucidité chirurgicale que ma mémoire est une banque de données corrompue. Chaque fois que je consulte ces fichiers, je les altère. J'ajoute une couche de regret sur le bleu de son pull, j'injecte mon amertume dans le tracé de sa mâchoire. Ce que je regarde, ce n'est plus lui. C'est un cadavre numérique que je maquille chaque nuit pour qu'il ait l'air vivant.

Mes yeux commencent à piquer. Un sable invisible s'est glissé sous mes paupières. La lumière bleue des écrans n'éclaire pas, elle irradie. Elle traverse la cornée, le cristallin, pour aller gratter directement le cortex. Je sens mes cernes se creuser, devenir de petites fosses communes où s'enterrent mes dernières heures de sommeil.

Je pose le téléphone sur ma poitrine. Le battement de mon cœur fait vibrer l'appareil. Je sens la chaleur de la batterie contre mon sternum. C'est la seule chaleur humaine qu'il me reste : celle d'un processeur qui surchauffe à force de traiter du vide.

Soudain, l'appartement me semble trop étroit. Non, c'est ma peau qui est trop étroite.

Je me lève, chancelante. Je marche vers le miroir du couloir, celui qui fait face à la baie vitrée. Dans le reflet, je suis une silhouette découpée à la serpe, striée par les reflets des néons extérieurs. Des zébrures de rouge et de cyan traversent mon visage.

Je commence à défaire les boutons de mon chemisier. Mes doigts sont engourdis, comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre. Le tissu glisse sur mes épaules, un froissement de soie qui sonne comme un soupir de soulagement. Je retire tout. Le soutien-gorge qui me comprimait les côtes, la jupe qui servait d'armure de bureau, les collants qui gagnaient ma peur.

Je suis nue.

Mais ce n'est pas assez. La nudité physique est une imposture, une simple absence de textile. Je veux retirer la pudeur. Cette pellicule de vernis social qui nous oblige à tenir nos entrailles bien cachées derrière un sourire de circonstance.

Je m'approche du miroir, si près que mon haleine crée un halo de buée sur la surface froide. Je regarde mes cernes. Ils sont magnifiques dans cette lumière crue. Ils sont d'un violet profond, presque noir, une topographie de l'épuisement. Ce ne sont pas des marques de fatigue ; ce sont les cernes d'une cible. Le point d'impact où la réalité a frappé.

Je passe mes mains sur mes hanches, sur mon ventre. Ma peau est pâle, marbrée par le froid de la pièce. Je me sens comme une écorchée vive, une planche anatomique exposée dans une vitrine du 22ème étage.

« Regardez », murmuré-je à l'adresse de la ville qui scintille derrière moi. « Regardez ce qu'il reste quand on arrête de faire semblant. »

Je me sens vibrer. Chaque pore de ma peau est une antenne captant les ondes de la

métropole. Le bourdonnement des transformateurs, le cri lointain des sirènes, le sifflement du vent entre les tours d'acier. Je suis devenue un capteur sensoriel géant.

Je retourne vers l'ordinateur. Je ne regarde plus les photos de lui. J'ouvre un document vierge. Le curseur clignote. Un battement de cœur électronique.

\*Pulse. Pulse. Pulse.\*

Je commence à taper. Pas des phrases, mais des sensations. Des blocs de viande verbale. Je décris l'odeur de l'ozone qui imprègne mes cheveux, le goût de métal que j'ai au fond de la gorge depuis qu'il est parti, la sensation de mes vertèbres qui s'entrechoquent comme des dominos de porcelaine.

Je retire ma pudeur, mot après mot. Je confesse ma terreur de n'être qu'un écho. Je décris comment j'ai eu envie de hurler dans le métro ce matin, non pas de douleur, mais pour vérifier si le son pouvait briser les vitres ou s'il serait simplement absorbé par le silence poli des autres passagers.

Mes doigts volent sur le clavier. Le cliquetis des touches est la seule musique de cette chambre de décompression. Je ne cherche pas la beauté. Je cherche la vérité de l'accident. Je veux que chaque mot soit un éclat de verre ramassé sur le bitume après le crash.

La lumière bleue s'intensifie. Elle semble couler de l'écran pour inonder mes mains, mes bras, mon torse. Je suis une méduse luminescente dérivant dans l'obscurité d'un appartement trop grand.

Vers quatre heures du matin, le silence change de texture. Il devient plus granuleux. C'est l'heure où les insomniaques commencent à douter de leur propre existence.

Je m'arrête. J'ai écrit des pages d'une impudeur totale. Si quelqu'un lisait cela, il

verrait mes organes, mes doutes, ma médiocrité, ma splendeur féroce. J'ai retiré la peau morte de la convenance.

Je regarde à nouveau mon reflet dans la vitre, superposé aux lumières de la ville. Ma silhouette est translucide. Les rues semblent traverser mon corps. Les phares des voitures circulent dans mes artères. Je suis la métropole. Je suis ce chaos électrique.

Je réalise que l'Absent n'est plus là, même en tant que fantôme numérique. En le disséquant, en le confrontant à ma propre nudité, j'ai fini par l'exorciser. Il n'est plus qu'une donnée parmi d'autres dans un système qui sature.

Je sens une larme rouler sur ma joue. Elle n'est pas salée, elle est acide. Elle trace un sillon de lucidité dans la poussière de ma fatigue.

Je n'ai pas sommeil. Je ne dormirai sans doute plus jamais de la même façon. Mais la peur a muté. Elle n'est plus cette boule de plomb dans l'estomac ; elle est devenue une tension créatrice, un fil d'acier tendu à rompre.

Je referme l'ordinateur. L'obscurité revient, brutale. Mais mes yeux gardent l'empreinte de la lumière bleue. Elle est incrustée dans ma rétine, un tatouage de photons.

Je reste là, nue au milieu de ma tour de verre, écoutant le ronronnement du réfrigérateur qui semble me dire que tout continue, que la machine ne s'arrête jamais, que nous ne sommes que des composants interchangeables dans un circuit imprimé trop vaste pour nous.

Le venin que je ressentais tout à l'heure, au café, s'est transformé. Ce n'est plus un poison, c'est un carburant.

Je marche vers la fenêtre. Je pose mon front contre le verre froid. La ville en bas est

une plaie qui ne veut pas cicatriser. Et moi, je suis la mouche qui se pose sur la plaie pour y pondre ses mots.

Le crash a eu lieu. Les débris sont partout. Mais au milieu des tôles froissées de mon ego, je commence enfin à voir clair.

La lumière bleue des cernes est ma nouvelle aube.

# Chapitre 8

## Friction urbaine

La cage d'ascenseur chute comme un couperet de velours. Vingt-deux étages de vide derrière mon dos, une pression sourde dans les tympans, et soudain, le hall. Le marbre est un miroir noir où mon reflet flotte, indécis, une silhouette de fumée vêtue de soie et de cuir noir. Dehors, la ville ne m'attendait pas ; elle continue simplement d'exister, immense moteur thermique crachant son haleine de soufre et d'ozone sur le trottoir.

L'air froid de trois heures du matin me gifle avec une précision chirurgicale. C'est ce que je cherchais : une brûlure pour confirmer que les nerfs répondent encore. Je marche. Sous mes pieds, les grilles d'aération exhalent une vapeur tiède, grasse, qui sent le métal fatigué et le café brûlé. Je ne suis plus une femme, je suis une trajectoire. Mes talons martèlent l'asphalte avec une régularité de métronome, un code Morse désespéré adressé aux fondations de la cité.

La bouche du métro m'aspire. Un escalier mécanique immobile, dont les dents d'acier semblent prêtes à broyer mes chevilles, s'enfonce dans les entrailles de la bête. En bas, la lumière est une insulte. Des néons de 50 Hz, fatigués, qui vibrent dans une fréquence jaune pisse, révélant chaque pore, chaque ride, chaque défaillance de la peau. C'est l'esthétique de l'autopsie.

Je franchis le portillon. Le clic métallique résonne dans le couloir désert comme le verrou d'une cellule. Je cherche le fracas. Je cherche la friction. Dans cet aquarium souterrain, les murs sont recouverts de carreaux de faïence blanche, comme une salle de bain de géant où l'on aurait oublié de rincer le sang des siècles.

Sur le quai, ils sont là. Les somnambules. Les cuirasses.

Une demi-douzaine d'ombres éparpillées sur la longueur du béton. Ils ne se regardent pas. Ils regardent à travers. Ils ont des écouteurs enfoncés comme des bouchons pour ne pas entendre le cri du monde, des écrans bleus qui éclairent leurs visages de la lueur blafarde des noyés. Ils sont des îles de solitude hyper-connectées, des monades de verre blindé.

Et moi, je suis une plaie ouverte.

Je sens mon épiderme frémir à chaque passage d'air froid. Ma nudité n'est pas sexuelle ; elle est métaphysique. J'ai retiré le vernis. Je suis un écorché de Vésale marchant au milieu de statues de cire.

Le grondement arrive d'abord comme une vibration dans la plante des pieds. Un séisme lointain qui remonte le long des tibias, fait trembler les genoux, s'installe dans le bassin. Puis le vent, poussé par la motrice, une bourrasque de poussière noire et de sueur ancienne. Le métro surgit du tunnel, une hydre de fer et de graffiti, hurlant sur les rails dans un crissement de métal contre métal qui me déchire les tempes.

Les portes coulissent dans un soupir pneumatique. J'entre.

Le wagon est une capsule de survie. L'odeur y est plus dense : plastique chauffé, relents d'alcool de pharmacie, et ce parfum universel de la misère urbaine — un mélange de pluie séchée et de résignation. Je m'installe sur un siège en plastique orange, dur, froid. En face de moi, il y a lui.

C'est le catalyseur. L'impact.

Il ne ressemble à rien de particulier. Un homme entre deux âges, une veste en toile trop fine pour la saison, des mains d'ouvrier ou de poète raté, larges, aux articulations

nouveuses. Mais il a quelque chose que les autres n'ont pas : il ne regarde pas son téléphone. Il ne regarde pas le vide.

Il me regarde, moi.

C'est une collision de front. Pas de détournement de regard poli, pas de pudeur sociale. Ses yeux sont deux fentes d'ambre sombre, chargés d'une fatigue si ancienne qu'elle en devient une sagesse. Pendant dix secondes — une éternité dans le temps du métro — nos pupilles se verrouillent. C'est un crash test à 100 km/h. Je sens le pare-brise de mes certitudes voler en éclats.

Dans son regard, je vois le reflet de ma propre détresse. Il me voit nue, non pas sous mes vêtements, mais sous ma peau. Il voit la cicatrice que L'Absent a laissée, ce vide en forme de silhouette qui me sert de colonne vertébrale. Et moi, je vois sa propre géographie de désastres : les nuits blanches, les deuils qu'on ne nomme pas, la lassitude de porter un corps dans une ville qui veut faire de nous des chiffres.

La tension dans le wagon devient solide, une masse de matière noire entre nous deux. L'air s'épaissit. J'ai le goût du cuivre dans la bouche. C'est la friction pure. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau piégé dans une cage de fer blanc.

Il penche légèrement la tête. Un mouvement presque imperceptible. Ses lèvres s'entrouvrent, mais aucun son ne sort. Ce n'est pas nécessaire. Le sous-texte hurle plus fort que les rails. \*« Je sais, »\* disent ses yeux. \*« Je suis brisé à la même fréquence que toi. »\*

Soudain, le train freine brutalement. Mon corps est projeté vers l'avant, les muscles de mon cou se tendent. La friction physique vient doubler la friction psychologique. Ma main, agrippée à la barre en inox, frôle la sienne. Un millimètre de vide nous sépare encore. Je sens la chaleur qui irradie de sa peau, un micro-climat de vie au milieu du froid polaire de la rame.

Je veux qu'il me touche. Pas par désir, mais pour vérifier si je suis encore solide. Pour que l'impact soit définitif. Pour que l'hématome fleurisse enfin sur ma transparence.

Le haut-parleur crache une annonce inintelligible, une voix de robot enrayé. \*Station Châtelet.\*

Les portes s'ouvrent. La foule reflue, un courant d'humains pressés qui nous sépare comme une lame de fond. Il se lève. Sa silhouette est lourde, lestée par la gravité de la ville. Il fait un pas vers la sortie, puis s'arrête. Il se retourne une dernière fois.

Il n'y a pas de sourire. Juste une reconnaissance de dette. Il pose sa main sur le chambranle de la porte, un instant de contact avec le métal vibrant, et ses yeux me disent : \*« Survis. »\*

Puis il disparaît dans le flux des cuirasses.

Le train repart. Je reste là, clouée au siège orange, le souffle court. Ma main tremble sur la barre en inox, là où sa chaleur flottait encore il y a un instant. Je pose mes doigts sur le métal froid. La sensation est d'une acuité insupportable. Chaque pore de ma paume semble aspirer la texture de l'acier.

Je me sens vivante. C'est une douleur atroce, une invasion de lumière dans une chambre noire.

Je regarde mon reflet dans la vitre sombre alors que le train s'engouffre dans le tunnel. La lumière des tunnels défile comme des flashes de stroboscope, découpant mon visage en morceaux de noir et de blanc. Je ne suis plus transparente. Quelque chose a été gravé en moi par ce regard anonyme. Une griffure sur le verre.

La friction urbaine a fonctionné. Je ne suis plus une donnée dans un circuit imprimé.

Je suis la résistance dans le fil de tungstène, celle qui brille parce qu'elle est sur le point de fondre.

Je sors à la station suivante. Je ne sais pas où je suis, et cela n'a aucune importance. Je remonte vers la surface, vers le ciel de télévision morte. La pluie a commencé à tomber, une fine brume d'acide qui transforme les néons en aquarelles sanglantes.

Je marche sous l'averse, laissant l'eau s'infiltrer dans mes cheveux, couler dans mon cou, coller ma chemise de soie à ma poitrine. Chaque goutte est un baiser froid, un impact miniature. Je suis une cible. Je suis un récepteur.

Je passe devant une vitrine de magasin de luxe. Les mannequins de plastique me regardent avec leur perfection sans faille, leur absence de pores, leur éternité de polymère. Je leur lance un regard de défi. Elles n'ont jamais connu le métro à trois heures du matin. Elles n'ont jamais eu le cœur broyé par un inconnu entre deux stations.

Ma douleur est mon privilège. Elle est le droit d'entrée dans le royaume du réel.

Je m'arrête au milieu du trottoir, les bras ballants, le visage offert à la pluie. Les voitures passent, leurs phares balayant mes jambes, leurs pneus chuintant sur le bitume mouillé. Je sens le 50 Hz de la ville vibrer dans mes os. C'est une symphonie de débris, un opéra de tôles froissées.

L'Absent n'est plus qu'une ombre parmi d'autres. Cet inconnu du métro a pris sa place, non pas en tant qu'homme, mais en tant que preuve. Preuve que nous sommes tous des accidents en attente. Preuve que la peau est une frontière poreuse, et que si l'on accepte de ne plus se protéger, on devient l'orage lui-même.

Je sors mon carnet de mon sac. Les pages boivent la pluie, le papier gondole instantanément. Je m'en fiche. Je commence à écrire, là, sous un réverbère dont la

lumière vacille.

\*« Nous ne sommes pas des points sur une carte. Nous sommes les lignes de faille. Nous sommes les zones de déformation programmée. Et c'est dans le fracas de nos rencontres que l'on trouve enfin la fréquence de Dieu. »\*

L'encre bave un peu, créant des auréoles violettes autour des lettres. C'est plus beau comme ça. C'est plus vrai. C'est une écriture qui saigne.

Je referme le carnet. Je n'ai plus froid. La tension créatrice est une fournaise interne. Je reprends ma marche, silhouette nerveuse sous les néons, écorchée vive et pourtant invincible. Le crash continue, mais pour la première fois, je n'essaie pas de freiner.

Je cherche le prochain mur. Je cherche la prochaine lumière.

La ville est à moi, car je suis la seule à oser la toucher sans gants.

# Chapitre 9

## L'Esthétique du froissement

Le ciel de la périphérie n'a plus l'arrogance électrique du centre-ville. Ici, au bout de la ligne 13, là où les rails s'essoufflent dans les herbes folles et le béton lépreux, l'éther a la couleur d'une ecchymose qui s'efface : un gris jaunâtre, lourd de particules fines et de promesses rompues. J'avance sur le bas-côté, mes bottes s'enfonçant dans un mélange de graviers et de gomme brûlée. L'air est saturé d'une odeur de graisse froide et de terre mouillée, un parfum de fin de règne qui me dilate les narines.

Je suis devant les grilles de la casse « Horizon ». Un nom ironique pour un terminus. Derrière le grillage barbelé, des montagnes de ferraille s'élèvent comme les zigourats d'une civilisation qui aurait adoré le dieu de la Vitesse. C'est ici que les trajectoires s'arrêtent. C'est ici que le mouvement devient monument.

Je pousse le portail. Le gémissement du métal contre le métal résonne dans ma colonne vertébrale, un accord de quinte diminuée qui me fait serrer les dents. Un homme sort d'une cahute qui sent le tabac gris et le gasoil. Il me dévisage, ses yeux sont deux billes d'acier poli, enchâssées dans un visage labouré par les hivers en plein air.

— On cherche une pièce ? demande-t-il. Sa voix est un froissement de papier de verre.

— Non, je réponds. Je cherche la forme.

Il hausse les épaules, me rangeant sans doute dans la catégorie des poétesses du dimanche ou des suicidaires discrètes. Il désigne les piles de carcasses d'un geste vague de la main et retourne à son silence. Je m'enfonce dans le labyrinthe.

L'esthétique du froissement.

C'est un concept qui me frappe alors que je caresse le flanc d'une berline autrefois superbe, aujourd'hui réduite à un accordéon de tôle bleu nuit. Le choc a repoussé le moteur dans l'habitacle, fusionnant l'acier et le cuir dans une étreinte obscène. Je passe mes doigts sur l'arête vive d'une aile déchirée. C'est tranchant. C'est honnête. Sous l'index, la texture de la peinture écaillée est une topographie de la douleur.

Ici, rien n'est feint. Les voitures intactes qui circulent sur le périphérique, là-bas, sont des mensonges sur roues. Elles affichent une symétrie lisse, une perfection industrielle qui nie l'imminence de l'impact. Elles sont dans le déni de leur propre fragilité. Mais ici, sous ce ciel bas, la vérité éclate. Une colonne de direction tordue est plus expressive qu'un poème de Rimbaud. Un pare-brise étoilé, dont le centre est un point d'impact précis — peut-être un front, peut-être un poing — dessine une galaxie de regrets d'une beauté à couper le souffle.

Je m'assieds sur un empilement de pneus. Le caoutchouc froid dégage une odeur de soufre et de temps arrêté. Je ferme les yeux et j'écoute. La ville est un lointain bourdonnement, mais ici, le silence est habité. C'est le craquement du métal qui travaille sous les variations de température, le soupir du vent qui s'engouffre dans les carlingues vides, le cliquetis d'une chaîne rouillée.

Je pense à l'Absent. Je pense à la façon dont il a quitté ma vie, sans fracas, comme une fuite d'huile lente que l'on ne remarque que lorsqu'on s'arrête. Sa rupture a été propre, chirurgicale. Trop propre. Il n'y a pas eu de déformation programmée, pas de zone tampon pour absorber le choc. Il s'est simplement retiré, me laissant avec une architecture intacte mais vide. Un moteur qui tourne à vide dans une carrosserie de luxe.

Quel gâchis.

Je préférerais être comme cette compacte rouge, là-bas, broyée par une force latérale si puissante que sa portière conducteur a épousé la forme du siège passager. On peut lire l'histoire du choc dans les rides du métal. On sait d'où est venu le mal, à quelle vitesse, et combien de temps il a fallu pour que tout bascule. Le froissement est une mémoire physique. C'est l'archive du contact.

Je me lève et marche vers la zone des « sportives ». Des carcasses qui ont dû coûter le prix d'un appartement, aujourd'hui simples tas de débris dont on extrait le moindre morceau de cuivre. Je m'arrête devant une décapotable dont le châssis est littéralement plié en deux, comme une feuille de papier que l'on aurait voulu jeter à la corbeille.

Je glisse ma main à l'intérieur de ce qui fut l'habitacle. Il reste des débris de verre, des petits diamants de sécurité qui ne coupent pas, conçus pour ne pas égorger les passagers. Je les ramasse par poignées, les faisant glisser entre mes doigts. Ils sont froids, d'une pureté de cristal de roche.

C'est ce que je veux.

Je ne veux plus de la résilience. Je ne veux plus de cette capacité médiocre à « rebondir ». Le caoutchouc rebondit, mais il ne change jamais. Il reste cette matière noire, anonyme, élastique. Je veux être de la tôle. Je veux que chaque trauma laisse une trace définitive, une sculpture de ma propre survie. Je veux que mon cœur soit testé jusqu'à la limite élastique, jusqu'au point de non-retour où la structure se réinvente dans la déformation.

Pourquoi avons-nous peur d'être brisés ? Le bris n'est que le passage d'une forme imposée à une forme subie, donc plus réelle. Un visage ridé par les larmes a plus de relief, plus de vérité qu'un masque de botox. Un cœur qui a subi le crash-test de l'abandon possède des anfractuosités où la lumière peut enfin se loger, là où elle ne

faisait que glisser sur la surface lisse de l'innocence.

Je sens une vibration dans ma poche. Mon téléphone. Un message de l'Inconnu du métro.

\*« Où es-tu ? La ville a un goût de fer ce soir. »\*

Je souris. Le goût de fer. Il sent, lui aussi, cette odeur d'ozone et de sang métallique qui sature l'air. Il est dans la même zone de collision.

Je ne réponds pas tout de suite. Je veux savourer cette solitude au milieu des décombres. Je m'approche d'une presse hydraulique, immense divinité d'acier qui attend son heure à l'autre bout de la cour. C'est elle qui transforme les drames en cubes parfaits. Elle qui efface la poésie du froissement pour en faire de la logistique de recyclage. Elle est le Temps. Elle est l'Oubli.

Mais avant la presse, il y a ce moment suspendu. Ce moment où la carcasse gît, offerte, dévoilant son intimité mécanique, ses durites coupées comme des artères, ses câbles électriques comme un système nerveux à vif.

Je sors mon carnet. Mes doigts tremblent légèrement, non de froid, mais d'une sorte de faim nerveuse. L'encre noire s'écoule sur le papier gondolé, traçant des sillons profonds.

\*« Nous passons notre vie à polir la carrosserie. À vérifier les niveaux, à lustrer les chromes de nos sourires sociaux. Nous craignons la rayure, nous redoutons l'impact. Mais la vérité ne se trouve pas dans l'aérodynamisme. Elle se terre dans la torsion. Je regarde ces voitures et je nous vois. Des boîtes de conserve pleines d'espoir lancées à cent à l'heure sur l'autoroute de l'autre. Le choc est inévitable. Alors, autant en faire une œuvre. Ne pas freiner. Regarder le mur arriver avec la concupiscence d'un amant. Sentir l'acier se plier, les vitres voler en éclats de rire, et enfin, dans le silence qui suit l'explosion, découvrir l'architecture nouvelle de son âme. Une âme froissée,

méconnaissable, mais enfin, enfin vibrante. »\*

Un corbeau se pose sur le toit d'un vieux fourgon criblé de rouille. Ses yeux noirs me fixent, reflets d'une indifférence millénaire. Il croasse une fois, un son sec qui déchire le silence de la casse, puis s'envole.

Je ferme le carnet. J'ai la sensation d'avoir passé un pacte avec la matière. Je ne serai plus jamais la femme qui évite les coups. Je serai celle qui les absorbe pour s'en nourrir. Mon cœur n'est pas un muscle, c'est un châssis. Et je vais le conduire jusque dans le mur le plus solide que je trouverai. Non par désir de mort, mais par soif de métamorphose.

Je me dirige vers la sortie. Le gardien est toujours là, appuyé contre le chambranle de sa cahute. Il me regarde passer, mon carnet serré contre ma poitrine comme un bouclier inutile.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? demande-t-il, un brin de curiosité perçant son apathie.

— Oui, je murmure. J'ai trouvé la fréquence.

Il ne comprend pas. Personne ne comprendrait. Ils voient des déchets, je vois des palimpsestes. Ils voient la ruine, je vois l'éclosion.

Je sors de la casse. Le vent s'est levé, charriant les effluves de la ville lointaine. Le métro aérien gronde au-dessus de ma tête, un serpent de lumière qui déchire l'obscurité naissante. Je commence à courir vers la station. Mes pas résonnent sur le bitume, un rythme cardiaque saccadé, une percussion de survie.

Je ne fuis pas le crash. Je cours vers lui.

Parce que maintenant je sais : ce n'est qu'une fois que l'on est totalement froissé que l'on peut enfin tenir dans le creux de la main de Dieu. Ou dans celle d'un homme qui

saurait lire les rides de la tôle sans en avoir peur.

Je monte dans la rame. Les portes se referment dans un sifflement pneumatique. Je m'appuie contre la vitre froide, regardant mon reflet se superposer aux lumières de la banlieue qui défilent. Mon visage est pâle, mes yeux sont deux abîmes de lucidité féroce.

Le prochain mur sera le bon. Et je ne fermerai pas les yeux.

# Chapitre 10

## Hématomes Stellaires

Le silence du vingt-deuxième étage m'accueille comme une lame de rasoir chauffée à blanc : une incision nette, indolore au premier contact, avant que la brûlure ne se propage. Ici, l'air a le goût de l'azote et du métal froid. C'est l'altitude des suicidaires et des anges déchus, là où les rumeurs de la métropole ne sont plus qu'un bourdonnement de fond, un acouphène urbain à 50 Hz qui vibre jusque dans mes molaires.

Je ne retire pas mon manteau tout de suite. Je reste là, au centre de l'entrée, une silhouette d'obsidienne dans une boîte de verre. La ville, à travers les baies vitrées sans rideaux, ressemble à une carte mère dont les circuits seraient irrigués de sang électrique. Le reflet de mon visage flotte sur la vitre, superposé à la tour de la banque centrale. Je suis une apparition translucide, une erreur dans la matrice de cette perfection de béton.

Mes mains tremblent. Ce n'est pas du froid, c'est une surcharge. Trop de néons, trop de vitesse dans le métro, trop de lucidité.

Je me dirige vers la salle de bain. C'est ma chapelle de porcelaine, mon laboratoire de dissection émotionnelle. J'allume les tubes fluorescents au-dessus du miroir. Ils clignent deux fois, un spasme électrique, avant de cracher une lumière crue, chirurgicale, qui ne pardonne rien. Cette lumière-là ne ment pas ; elle déshabille l'âme bien avant que les doigts ne s'attaquent aux boutons du chemisier.

Je retire mes vêtements un à un. Chaque pièce tombe sur le carrelage avec un bruit de défaite. Le coton, la soie, la dentelle. Je m'épluche. Je retire les couches de protection

que j'ai portées toute la journée comme une armure contre l'indifférence des autres.

Et là, je reste nue. Seule face à l'étendue de mon propre désastre.

Je saisis mon appareil photo sur l'étagère, entre un flacon de parfum à moitié vide qui sent encore \*Lui\* — ce mélange de tabac froid et de bois de santal qui me soulève le cœur — et un tube de rouge à lèvres écrasé. L'appareil est lourd, froid. C'est mon seul témoin oculaire, le seul capable de figer la décomposition avant qu'elle ne devienne oublié.

Je commence par mon flanc gauche.

Sous la lumière zénithale, le bleu est d'une beauté insoutenable. Il a la couleur des océans profonds sur les cartes satellites, un outremer qui vire au pourpre sur les bords, là où la peau tente désespérément de cicatriser. C'est là qu'il m'a retenue, ou peut-être est-ce là que je me suis cognée contre le coin de la table en cherchant à le fuir — les souvenirs sont des menteurs, mais la chair, elle, possède une mémoire absolue.

Je cadre. Le viseur devient une extension de mon œil. \*Clic\*. Le flash m'aveugle un instant, une étoile blanche qui explose dans le miroir.

— Regarde-toi, je murmure. Regarde ta géographie.

Je déplace l'objectif vers ma hanche. Un chapelet d'ecchymoses plus petites, jaunissantes, comme des îles oubliées. Ce sont les marques de la fatigue, de ces nuits passées à attendre un message qui n'arrive jamais, le corps tendu comme une corde de piano prête à rompre.

Je ne vois plus des blessures. Je vois des constellations.

Ce bleu sur mes côtes, n'est-ce pas la nébuleuse d'Orion qui tente de se frayer un chemin vers la surface ? Et cette griffure rose sur mon épaule, ce sillon de solitude, n'est-ce pas la traînée d'une comète qui s'est écrasée sur ma vie ?

Je photographie chaque centimètre de ce chaos cutané. La peau est un palimpseste. Sous la surface lisse, on peut lire les ratures, les chutes, les impacts. Chaque hématome est un mot d'amour que je n'ai pas su prononcer, un cri que j'ai ravalé jusqu'à ce qu'il explose à l'intérieur.

Je m'approche du miroir, si près que mon souffle crée une buée laiteuse sur le verre. Mes yeux sont des trous noirs. Pas de lumière, juste une gravité si forte qu'elle aspire tout ce qui l'entoure. Les cernes sous mes paupières sont des cernes de croissance, comme ceux des arbres, comptant les hivers que j'ai passés en une seule saison de deuil.

— Tu es magnifique quand tu te brises, me dit mon reflet.

Sa voix est la mienne, mais avec une octave de moins, une résonance de métal et de glace. Je pose l'appareil sur le rebord du lavabo et je passe mes doigts sur mes marques. La douleur est sourde, une pulsation qui bat au rythme de mon cœur. C'est la seule preuve que je ne suis pas encore devenue une statue de sel.

Je me souviens de ses mains. Celles de l'Absent. Des mains qui ne frappaient jamais, mais qui lâchaient tout. Sa violence était dans l'omission, dans la manière dont il retirait sa présence, me laissant tomber dans le vide, vingt-deux étages plus bas, sans bouger de la pièce. Chaque bleu est le souvenir d'un sol que j'ai percuté alors qu'il regardait ailleurs.

Je reprends l'appareil. Je veux capturer la transition.

Je règle l'ouverture au maximum pour que la profondeur de champ soit si courte que

seule la blessure soit nette, laissant le reste de mon corps s'évaporer dans un flou artistique. Je veux que l'on voie les pores de ma peau, les micro-vaisseaux éclatés, cette dentelle de sang sous-cutanée qui dessine une Voie Lactée de douleur.

\*Clic.\*

L'irradiation du flash me brûle la rétine. Pendant quelques secondes, je ne vois plus que des taches pourpres qui dansent dans l'obscurité de mes paupières closes. Ce sont les "hématomes stellaires". Ils sont partout. Dans l'air, sur mes murs, dans ma mémoire.

Je me rassieds sur le rebord de la baignoire, les pieds nus sur le carrelage qui me transmet le froid de la terre. Je regarde l'écran LCD de l'appareil. Les images défilent.

C'est une autopsie de mon vivant.

Il y a quelque chose de christique dans cette nudité exposée à la cruauté de la technologie. Je suis ma propre Pietà. Je porte mon propre cadavre entre mes bras de lumière. Mais au fur et à mesure que je fais défiler les photos, une sensation étrange m'envahit. Un frisson qui ne vient pas de la température de la pièce.

Je commence à comprendre.

Le crash n'est pas une fin. C'est un déshabillage nécessaire. Pour voir les étoiles, il faut que le ciel s'obscurcisse. Pour que ma lumière jaillisse, il fallait que l'enveloppe craque. Ces marques ne sont pas les signes d'une défaite, ce sont les points d'ancrage d'une nouvelle cartographie. Je suis en train de devenir un astre.

Je me lève et je m'approche de la fenêtre. Je colle mon front contre la vitre glacée. La ville en bas semble si petite, si dérisoire avec ses ambitions de béton et ses amours de plastique.

Je baisse les yeux sur mon bras. Là, sur l'avant-bras, une tache sombre, presque noire. Je la caresse. Elle ne fait plus mal. Elle vibre. J'imagine que si je coupais la lumière, cette marque se mettrait à luire d'un éclat bleuté, radioactif.

— Je suis prête, je murmure à l'immensité nocturne.

Prête pour quoi ? Pour la désintégration finale. Pour que la femme s'efface derrière le phénomène physique. L'Absent pensait m'avoir laissée vide ; il m'a laissée pleine d'un univers que je ne soupçonnais pas. Il a été le percuteur, j'ai été la charge explosive.

Je retourne dans la chambre. L'obscurité y est plus dense, striée seulement par les rayons bleus du réveil numérique et les reflets des enseignes publicitaires au loin. Je ne me rallume pas. Je ne me rhabille pas.

Je m'allonge sur le lit, les draps froids comme des linceuls. Mon corps est une galaxie en expansion. Chaque battement de mon pouls envoie une onde de choc vers mes extrémités. Je ferme les yeux et je commence à compter les étoiles sous ma peau.

Une. Deux. Dix. Cent.

Le silence n'est plus une gifle. C'est une musique de sphères. Dans l'appartement-observatoire, au vingt-deuxième étage de ma solitude, je commence enfin ma lévitation. Le crash a eu lieu, la tôle est froissée, le moteur a explosé. Et dans la carcasse fumante de ce que j'étais, quelque chose de pur, de brûlant et d'immortel vient de s'extraire des décombres.

Je ne suis plus une femme qui a mal.

Je suis la trace lumineuse d'une collision qui va durer l'éternité.

Demain, je sortirai. Je marcherai dans la rue et personne ne verra que sous mon manteau, je porte le ciel nocturne. Ils verront une silhouette nerveuse, des yeux

éponges. Ils ne sauront pas que je suis une supernova en sursis, que chaque pas que je fais est une déflagration silencieuse.

Le prochain mur n'aura qu'à bien se tenir. Car ce n'est plus moi qui vais me briser contre lui.

C'est lui qui va s'évaporer à mon contact.

Je m'endors enfin, alors que l'aube commence à blanchir l'horizon, transformant les néons en spectres pâles. Dans le creux de ma main, l'appareil photo contient ma métamorphose. Les batteries sont presque déchargées, mais mon cœur, lui, vient de trouver sa source d'énergie infinie.

La douleur a fini son travail de sculpteur.

La muse est née de ses propres débris.

# Chapitre 11

## Le Silence du béton

L'aube n'est pas une caresse ; c'est une lame de rasoir qui s'insinue entre les stores, découpant l'obscurité de l'appartement-observatoire en tranches blafardes. Je suis allongée sur le carrelage de la cuisine, là où le froid est le plus honnête. Ma joue est collée contre la céramique grise, et je respire l'odeur du produit décapant et de la poussière électrisée.

Le triomphe de la nuit passée, cette sensation d'être une supernova de douleur pure, s'est cristallisé. Le feu est devenu suie. Je ne suis plus en lévitation. La gravité a repris ses droits avec une cruauté mathématique. Chaque vertèbre de ma colonne vertébrale semble s'être transformée en un petit lingot de plomb.

Mon bras droit, engourdi, est étendu vers l'objet.

Le smartphone repose à quelques centimètres de mes doigts, son écran noir tourné vers le plafond comme l'œil d'un cyclope mort. Il est le seul lien, le cordon ombilical de verre et de silicium qui me relie encore à la fiction de nous. Dans cette lumière de fin du monde, l'appareil semble peser une tonne. Il contient tout : les messages qu'on ne relit plus sans s'entailler l'âme, les photos où nos sourires ressemblent à des rictus de condamnés, et ce numéro. Son numéro.

Dix chiffres qui sont les coordonnées géographiques de mon désastre.

Je tends les doigts. Le contact du verre est chirurgical, d'une froideur qui me brûle. Mes empreintes digitales marquent la surface, laissant des traces huileuses, des preuves de mon humanité dégradée. Je déverrouille l'appareil. La lumière bleue

m'agresse, s'engouffrant dans mes pupilles dilatées comme un acide. Le contraste est violent : le bleu de l'écran contre le gris de l'aube. C'est la couleur de la solitude moderne.

Je cherche son nom. "L'Absent". Je n'ai jamais changé l'étiquette, même après le fracas.

Mon pouce survole l'icône verte. C'est un geste dérisoire, une tentative de ranimer un cadavre avec une pile de neuf volts. Je sais que c'est une erreur. Je le sais avec la même certitude que le béton est dur et que l'eau noie. Mais la lucidité n'a jamais été un rempart contre le besoin. Je suis une junkie du rejet, et j'ai besoin de ma dose matinale de silence.

J'appuie.

Le téléphone contre mon oreille est un parasite qui pompe ma chaleur.

\*Bip.\*

La tonalité s'élève, longue, lancinante, une onde sinusoïdale qui traverse les réseaux de fibre optique sous la ville, voyageant à travers les égouts, grimpant le long des pylônes, cherchant un signal dans le vide.

\*Bip.\*

À chaque sonnerie, mon cœur se contracte, une éponge que l'on presse pour en extraire les dernières gouttes de dignité. J'imagine le signal arriver dans sa chambre. Je vois l'écran de son téléphone s'allumer sur sa table de chevet, projetant une lueur spectrale sur le plafond qu'il ne regarde plus avec moi. Je vois son bras, ce bras que j'ai connu par cœur, l'architecture de ses veines, le grain de sa peau, s'étendre peut-être. Ou rester immobile.

L'indifférence est une forme de meurtre qui ne laisse pas de traces de sang.

\*Bip.\*

La quatrième sonnerie est celle où l'espoir commence à muer en agonie. Le silence qui sépare les bips est plus bruyant que le son lui-même. C'est un silence épais, saturé d'ozone et de mépris. C'est le silence des grands fonds marins où la pression écrase les poumons.

Puis, le basculement. Pas de voix. Pas de souffle. Juste le déclenchement mécanique de la boîte vocale.

Ce n'est pas une absence de réponse. C'est une réponse en soi. C'est un bloc de béton de dix tonnes que l'on lâche du sommet du gratte-ciel en face et qui vient s'écraser exactement sur mon sternum. Je sens physiquement l'impact. Le béton n'est pas seulement froid, il est poreux. Il absorbe mon cri avant même qu'il ne franchisse mes lèvres. Il se loge dans ma gorge, une poussière de ciment qui m'étouffe, me transformant en une statue de sel au milieu de ma cuisine high-tech.

Je ne raccroche pas. Je reste là, l'oreille collée à ce vide sidéral.

Je l'entends, maintenant. Le silence du béton. Ce n'est pas le vide, c'est une masse. C'est le bruit de millions de molécules de gravier et d'eau durcie qui se serrent les unes contre les autres pour refuser le passage à la lumière. C'est la texture de la ville. Le béton ne rend rien. Il ne vibre pas. Il n'a pas de mémoire, ou s'il en a une, elle est fossilisée, inaccessible.

— Je... murmure-je.

Le mot meurt dans l'appareil. Ma voix est une chose étrangère, un froissement de papier de soie dans une tempête de sable. Qu'est-ce que j'espérais dire ? Que je suis devenue une supernova ? Que j'ai photographié ma propre désintégration ? Il s'en moque. Pour lui, je suis un bruit de fond, un parasite sur la ligne, une statistique de l'obsession.

Je me redresse avec lenteur, le dos contre le bas des meubles de cuisine. Le froid du carrelage traverse mon legging, me rappelle que je suis faite de viande et de nerfs, tandis que le monde autour de moi est fait de verre et de certitudes. Par la baie vitrée, la métropole s'éveille. Les gratte-ciel émergent de la brume comme des dents de géants. Ils sont tous faits de cette même substance : le silence pétrifié. Des milliers de gens dorment derrière ces parois, séparés par des cloisons qui empêchent leurs solitudes de s'entrechoquer.

Je réalise soudain l'absurdité de ma quête. Vouloir qu'il réponde, c'est vouloir qu'un mur de soutènement me demande pardon.

L'Absent n'est pas un homme, c'est une entité architecturale. Il est la fondation sur laquelle j'ai construit mon propre malheur, et on ne discute pas avec les fondations. On marche dessus. On les oublie. Ou on attend qu'elles s'effondrent. Mais le béton de l'indifférence ne s'effondre jamais. Il survit aux empires, aux guerres, aux amours. Il se contente de s'effriter, imperceptiblement, sur des siècles.

Je regarde l'écran de mon téléphone. \*Appel terminé.\* Durée : 0:42.

Quarante-deux secondes pour acter ma propre inexistence aux yeux du monde.

Je me lève, les muscles tremblants. Je m'approche de la vitre. À cette hauteur, le vent fait vibrer la structure du bâtiment. On peut sentir le balancement, ce mouvement de quelques centimètres que les architectes autorisent pour que l'acier ne casse pas. La souplesse est une condition de la survie. Moi, je suis restée trop rigide. J'ai voulu être le choc, je n'ai pas su être l'amortisseur.

Je pose mon front contre la vitre. Le froid est instantané, une morsure qui calme la pulsation de mes tempes. En bas, les premières voitures coulent dans les artères de la ville comme des globules rouges dans un système circulatoire épuisé. Les néons perdent leur superbe, deviennent des taches de pastel délavé sous la grisaille montante.

C'est là que l'acceptation arrive. Ce n'est pas une illumination joyeuse, c'est une sédimentation.

Le silence n'est plus une gifle, c'est un fait physique. C'est une constante universelle, comme la vitesse de la lumière ou la constante de Planck. Le silence de l'Absent est le matériau de construction de mon nouvel univers. Je vais devoir apprendre à bâtir avec. Je vais devoir apprendre à habiter ce béton, à trouver la beauté dans la rugosité du ciment, dans les reflets du bitume après la pluie.

Je ne suis plus une plaie ouverte. Je suis une cicatrice qui durcit.

La douleur, en devenant froide, devient solide. Je la sens se transformer en moi, passant de l'état gazeux de l'angoisse à l'état solide de la résolution. On ne peut pas briser ce qui est déjà de la pierre.

Je retourne vers l'appareil photo laissé sur la table. Je le prends, et je sens le poids de l'objectif, ce verre poli qui ne juge pas, qui se contente de recueillir la lumière. Mon prochain travail ne sera pas sur lui, ni sur nous. Ce sera sur la texture de ce vide. Je vais photographier le béton jusqu'à ce qu'il avoue ses secrets. Je vais capturer l'indifférence des façades, la solitude des angles droits, la poésie des structures non finies.

Je marche vers la salle de bain. Dans le miroir, mon visage est une carte de géographie tourmentée. Des cernes comme des failles sismiques, une pâleur de plâtre. Je passe de l'eau glacée sur ma peau. Le choc me fait enfin fermer les yeux pour de bon.

L'appel sans réponse était mon dernier sacrifice sur l'autel de ce qui fut. Maintenant, le temple est vide. Le silence remplit l'espace comme un gaz inerte, empêchant toute combustion future. C'est une forme de paix, je suppose. La paix des cimetières sous la

neige.

Je sors de l'appartement-observatoire. Dans l'ascenseur qui descend vers la rue, je sens la pression changer dans mes oreilles. La ville m'appelle. Non pas pour me consoler, mais pour m'absorber. Je vais me fondre dans la masse grise. Je vais devenir un atome de ce béton que j'ai tant redouté.

Quand les portes s'ouvrent sur le hall de marbre et de verre, le bruit de la rue me submerge : les klaxons, les talons sur le pavé, le vrombissement des moteurs. C'est une cacophonie de présences qui sature l'air.

Mais au fond de moi, parfaitement logé dans le creux de mon estomac, le silence du téléphone continue de résonner. Il est devenu mon métronome. Un battement sourd, lourd, régulier.

\*Béton. Béton. Béton.\*

Je sors sur le trottoir. Le ciel est bas, d'un blanc de craie. Je ne regarde pas mon téléphone. Je ne regarde plus derrière moi. Je marche vers le centre du flux, une silhouette nerveuse parmi des millions, portant sous son manteau le poids d'un gratte-ciel qui ne tombera plus.

La ville peut bien essayer de me broyer, elle ne fera que renforcer ma densité. Le crash est terminé. La reconstruction commence, et elle sera faite de la seule matière qui ne trahit jamais : l'immobilité du minéral.

Je suis Elara Vance, et je viens de comprendre que le silence n'est pas une fin. C'est un socle.

# Chapitre 12

## Synapse en surchauffe

Les portes automatiques se sont refermées derrière moi avec le soupir pneumatique d'une guillotine feutrée. D'un coup, l'oxygène a changé de densité. Ici, l'air n'est pas respiré, il est traité, filtré, aromatisé à une vanille de synthèse qui colle au palais comme un film de graisse. Je suis entrée dans le ventre de la baleine de verre et d'acier, le Grand Atrium, ce temple où le vide se remplit de marchandises pour oublier qu'il est béant.

Au-dessus de ma tête, la verrière laisse filtrer un jour grisâtre, immédiatement assassiné par des grappes de projecteurs halogènes. La lumière ici n'est pas faite pour éclairer, mais pour lisser, pour abolir les ombres et les doutes. Elle frappe le carrelage de marbre blanc avec une violence chirurgicale, renvoyant des éclats qui me poignent la rétine. Je sens mes pupilles se rétracter, une crispation réflexe, le spasme d'un muscle qui refuse l'intrusion.

Le bruit est une marée montante. Ce n'est pas une rumeur, c'est un broyage. Le frottement de milliers de semelles sur le sol lisse crée un chuintement permanent, une basse fréquence qui remonte le long de mes chevilles, vibre dans mes tibias, s'installe dans mon bassin. Par-dessus, le brouhaha des conversations s'amalgame en une bouillie sémantique où aucun mot ne fait plus sens. C'est une soupe de voyelles heurtées, un chaos phonétique strié par les appels stridents des caisses enregistreuses et le jingle obsédant des escalators. \*Bip. Bip. Bip.\* Chaque signal est une aiguille plantée dans ma tempe droite.

Je marche. Mes pas n'ont plus de poids. Je me sens devenir poreuse.

À ma gauche, une boutique de cosmétiques exhale un nuage de parfums mêlés — musc, patchouli, agrumes industriels. L'odeur est si forte qu'elle en devient tactile ; elle tapisse mes poumons, m'étouffe. C'est le goût de l'artifice, le goût de la peur que l'on cherche à camoufler sous des essences de fleurs mortes. Je tourne la tête et je vois mon reflet dans une vitrine. Ma silhouette est découpée par des néons rose fuchsia. Je ne suis plus une femme de chair, je suis un spectre pixélisé, une erreur de lecture dans le décor. Mes yeux sont deux trous noirs qui absorbent toute la lumière ambiante sans rien rendre.

Soudain, le 50 Hz de la ville, ce bourdonnement électrique que j'avais apprivoisé dans mon appartement, change de fréquence. Il monte d'une octave. Il devient un sifflement qui vrille l'oreille interne.

Est-ce moi ou est-ce le bâtiment ?

Je m'arrête près d'une balustrade en inox. Le métal est froid, d'un froid qui brûle. En bas, dans la fosse du rez-de-chaussée, la foule ressemble à des globules blancs s'agitant dans une artère bouchée. Je les regarde et je sens une nausée métaphysique monter de mon estomac. Tout est trop. Trop de couleurs saturées, trop de messages publicitaires hurlant sur des écrans LED géants, trop de visages lisses qui ne se regardent pas. Les écrans diffusent des boucles de sourires parfaits, des peaux retouchées, des promesses de bonheur conditionné. Le rouge des logos me brûle les sourcils. Le bleu des vitrines technologiques me glace le sang.

Une synapse claque.

C'est le premier court-circuit. Une décharge électrique parcourt mon bras gauche. Mes doigts fourmillent. Je regarde ma main posée sur le métal ; elle ne me semble plus mienne. C'est un assemblage de tendons et de peau translucide, un gant biologique habité par une énergie qui cherche à s'échapper.

\*Respire, Elara.\*

Mais l'air est trop chargé. Chaque molécule d'oxygène semble porter le poids d'un désir inassouvi, d'une frustration d'achat, d'une solitude urbaine. Je sens le cœur de la métropole battre contre mes propres côtes. Un rythme saccadé, une techno brutale et sourde. \*Boum. Boum. Flash. Boum.\*

Je commence à percevoir les ondes. Le Wi-Fi qui traverse les corps, les fréquences radio, le rayonnement des téléphones portables que tout le monde serre contre sa poitrine comme des talismans contre l'oubli. Je suis devenue une antenne. Mon système nerveux se déploie hors de ma peau, s'étire comme des fils de cuivre invisibles, se connectant à chaque source de tension.

Le plafond semble s'abaisser. Les colonnes de béton vibrent. Je ferme les yeux, mais la lumière passe à travers mes paupières. Elle est rouge, un rouge de sang et de néon. Je vois le réseau de mes propres veines, un labyrinthe incandescent. Je ne suis plus une silhouette nerveuse. Je suis une centrale électrique en surchauffe.

Une femme me bouscule. Son épaule heurte la mienne. Le contact est une déflagration. Je sens sa fatigue, son irritation, l'odeur de son shampoing bon marché, le poids de ses sacs de courses qui lui cisailent les doigts. Tout cela entre en moi. Je n'ai plus de barrière. Je suis une plaie ouverte sur le monde et le monde est un seau de sel.

« Ça va, mademoiselle ? »

Sa voix est un craquement de verre. Je ne réponds pas. Ma gorge est obstruée par une substance épaisse, une sorte de lymphe psychique. Je me sens me liquéfier. Mes os deviennent du mercure. Je ne tiens plus debout par la force de mes muscles, mais par la tension superficielle de ma propre angoisse.

Je dois sortir. Mais où est la sortie ? Le centre commercial s'est transformé en un ruban de Moebius. Chaque couloir ramène à la même place, devant la même enseigne lumineuse qui clignote : \*VIVRE. POSSÉDER. DISPARAÎTRE.\*

La température monte. Pas la température de la pièce, mais la mienne. Je sens la sueur perler à la racine de mes cheveux, froide comme de la glace. Mon cœur n'est plus un muscle, c'est un stroboscope. Chaque battement projette une image résiduelle de l'Absent : son dos tourné, ses mains qui lâchent prise, le silence de son téléphone. Cette absence est le noyau radioactif autour duquel tout ce chaos gravite. C'est le trou noir central qui attire toute cette lumière pour mieux la dévorer.

Je lâche la balustrade. Mes jambes sont des ressorts tendus à rompre. Je commence à courir.

Je ne cours pas vers quelque chose, je cours pour distancer ma propre désintégration. Les visages autour de moi se floutent, deviennent des traînées de chair pâle. Le bruit se transforme en un hurlement blanc, un drone infini qui emplit tout l'espace acoustique. Je ne sens plus le sol. Je survole le marbre. Je suis une particule élémentaire accélérée dans un collisionneur géant.

La collision est proche. Je le sens. Le moment où la tension sera telle que l'enveloppe cédera.

Je traverse le rayon des téléviseurs. Des dizaines d'écrans affichent le même visage, une présentatrice aux dents trop blanches. D'un coup, tous les écrans grésillent. La neige statique envahit les dalles de verre. C'est moi. C'est ma proximité. Je rayonne une telle perturbation que je brouille la réalité. Je suis le "glitch" dans la matrice de cette consommation polie.

Je débouche enfin devant les portes vitrées. Elles ne s'ouvrent pas assez vite. Je frappe le verre de mes paumes. La sensation du choc est d'une pureté absolue. La

douleur est une ligne droite dans ce monde courbe. Enfin, l'air extérieur.

Je m'effondre sur le trottoir, loin du flux. Le béton est dur, froid, merveilleusement inanimé. Je pose mon front contre la pierre grise.

Le silence ne revient pas tout de suite. Il y a d'abord ce sifflement résiduel, le chant des câbles à haute tension dans mon crâne. Puis, lentement, la pression retombe. Mon corps redevient une frontière. Mes atomes cessent de vouloir s'éparpiller aux quatre coins de la ville.

Je reste là, à genoux, une silhouette insignifiante sous le ciel de craie. Je sens la lymphe se calmer dans mes veines. L'énergie brute qui menaçait de m'atomiser se retire, laissant derrière elle une fatigue si profonde qu'elle ressemble à une mort douce.

J'ai survécu au crash sensoriel. Mais quelque chose a changé. En regardant mes mains, je vois qu'elles tremblent encore d'une vibration bleutée. La ville ne m'a pas absorbée ; elle m'a chargée à blanc. Je suis une bombe qui n'a pas explosé, une synapse qui a tenu bon sous l'orage électrique.

Je me relève, les muscles endoloris comme après une lutte physique. Mon manteau est froissé, mes cheveux collés par la sueur. Je ne suis plus la femme qui cherchait le silence dans l'appartement-observatoire. Je suis celle qui a traversé le feu des néons et qui en est ressortie avec une nouvelle clarté.

La douleur n'est plus un poids dans mon estomac. Elle est devenue une fréquence. Et pour la première fois, je sais comment l'accorder.

Je marche maintenant d'un pas lent, mesurant chaque contact de ma chaussure sur le pavé. La ville continue de hurler, mais je ne suis plus son antenne. Je suis son écho. Un écho lointain, froid et pur, qui se répercute sur les façades de verre jusqu'à trouver

une faille où se loger.

Je suis Elara Vance. Je suis en surchauffe permanente, et c'est dans cette incandescence que je vais enfin apprendre à voir à travers le béton.

# Chapitre 13

## L'Apnée du 22ème étage

La baie vitrée coulissa dans un chuintement de chambre de décompression. L'air de la nuit s'engouffra dans l'appartement-observatoire, non pas comme une brise, mais comme une lame froide glissée sous la peau. À cette hauteur, l'oxygène a un goût de métal brossé et d'ozone, une saveur de fin du monde ou de commencement absolu.

Je fis un pas sur le béton brut du balcon. Mes pieds nus, encore imprégnés de la tiédeur artificielle du parquet, tressaillirent au contact de la dalle gelée. Vingt-deux étages plus bas, la métropole n'était plus une ville, mais un organisme bioluminescent en proie à une convulsion permanente. Un tapis de synapses électriques, de veines d'ambre et de nerfs d'acier qui vibraient à l'unisson d'une fréquence de 50 Hz. Ce bourdonnement, je ne l'entendais plus avec mes oreilles ; il résonnait directement dans ma boîte crânienne, une symphonie de fureur et d'indifférence.

Je m'approchai du garde-corps. L'aluminium était couvert d'une fine pellicule de rosée polluée, grasse et noire, qui marqua la paume de mes mains. Je m'y agrippai, non pour ne pas tomber, mais pour m'ancrer dans la matière. Si je lâchais, je craignais de me dissoudre simplement dans l'air, de devenir une particule de suie de plus dans cet azur de charbon.

L'Absent était là, bien sûr. Pas physiquement, mais dans la courbure même du vide. Sa trace était comme l'amputation d'un membre fantôme qui continue de lancer sous l'orage. Je me rappelai l'odeur de son cou — ce mélange de santal et de fatigue — qui semblait s'être évaporée pour être remplacée par les effluves de kérosène et de bitume mouillé. L'absence est une géographie que l'on parcourt sans boussole. J'avais passé des mois à essayer de boucher les trous qu'il avait laissés dans le décor avec du

cynisme et des cachets bleus, mais ici, face à l'immensité, le colmatage ne servait plus à rien. La brèche était totale.

Je me penchai.

Le vertige ne fut pas une peur, mais une invitation. Une succion magnétique. Mes yeux dérivèrent sur les façades de verre des gratte-ciel voisins, ces miroirs géants qui se renvoyaient l'image de leur propre solitude. Je voyais, dans les carrés de lumière jaune des bureaux encore occupés, des silhouettes minuscules, des points de suspension dans une phrase qui n'en finit jamais. Chacun de ces points était une vie, un drame, une attente. Et moi, au-dessus d'eux, j'étais la ponctuation finale.

La ville me regardait avec ses millions d'yeux de néon. Elle attendait le crash. Elle se nourrit de cela, des trajectoires qui s'interrompent, des cœurs qui cèdent sous la pression atmosphérique. J'enlevai mes mains du rebord.

C'est là que l'apnée commença.

Je ne retins pas mon souffle par choix, mais parce que l'air était devenu trop dense pour être inhalé. Il était chargé de l'électricité statique des millions de vies qui se frôlaient sans se voir. Je sentis mes poumons se figer, deux blocs de quartz dans ma poitrine. Le temps s'étira, devint élastique, visqueux. Une seconde dura le temps d'une ère géologique.

Dans ce silence forcé, cette parenthèse entre deux battements de cœur, je compris enfin.

Toute ma vie, j'avais eu peur de disparaître. J'avais construit des murs de mots, de vêtements chics et de relations acides pour m'assurer que les contours de mon être étaient bien nets. Je voulais être une entité définie, une certitude. La peur de l'effacement était mon dernier rempart, ma seule armure. Si je n'avais plus peur de ne

plus être, que restait-il ?

La liberté. Une liberté sauvage, terrifiante, qui ressemble à un saut dans un trou noir.

Je fermai les yeux. Sous mes paupières, les lumières de la ville continuaient de danser, des taches pourpres et mauves qui pulsaient au rythme de ma propre circulation sanguine. Je n'étais plus Elara Vance, la femme brisée dans un appartement de luxe. J'étais une conductrice de courant. Les câbles de haute tension qui couraient sous les rues semblaient reliés à mes propres nerfs. La vibration que j'avais ressentie après le crash sensoriel n'était pas une séquelle ; c'était ma nouvelle nature.

Je n'étais pas une victime de la ville. J'en étais l'antenne.

Un bruit de moteur plus aigu, le cri d'une sirène d'ambulance au loin, déchira la nappe de silence. Je rouvris les yeux. Le monde était d'une netteté insoutenable. Je voyais les moindres fissures dans le béton du bâtiment d'en face, les reflets d'huile irisée dans les caniveaux, le tremblement imperceptible des feuilles d'un arbre rachitique planté sur un toit-terrasse.

Je ne voulais pas sauter. Le vide n'était pas un ennemi à vaincre, mais un espace à habiter.

Je reculai d'un pas, puis de deux. Mes pieds retrouvèrent la chaleur résiduelle du tapis à l'intérieur de la pièce. Je n'avais pas besoin de tomber pour fusionner avec l'air. L'air était déjà en moi. Chaque molécule de cette métropole électrique coulait désormais dans mes veines.

Je retournai vers le centre de la pièce, laissant la baie vitrée grande ouverte. L'appartement-observatoire n'était plus une cage de verre, mais une plateforme d'observation sur l'infini de ma propre désolation, devenue soudainement fertile.

Je m'assis sur le sol, au milieu du désordre de ma vie — les livres cornés, les verres de cristal vides, les souvenirs de l'Absent qui traînaient comme des cadavres de cigarettes dans un cendrier. Je pris une grande inspiration. L'air brûla ma gorge, une sensation de papier de verre et de menthol, mais c'était la première fois que je respirais vraiment depuis des années.

Ma peur de disparaître s'était évaporée au contact du vide. Elle avait été remplacée par une certitude cristalline : on ne meurt pas de se briser. On meurt de rester entier dans un monde qui exige que l'on se fragmente pour laisser passer la lumière.

Je regardai mes mains. Elles ne tremblaient plus. La vibration bleutée était toujours là, sous la peau, mais elle était stable, harmonieuse. Un moteur en attente de la route.

L'Absent pouvait rester dans son silence de béton. Sa fin n'était pas la mienne. Il n'était qu'un accident de parcours, un débris sur la piste où j'avais décidé de tester ma résistance au choc. Et le test était concluant.

Je me levai et marchai vers le miroir de l'entrée. Mon reflet n'était plus celui d'une femme traquée par sa propre mélancolie. Mes yeux étaient des puits de pétrole, sombres et inflammables. Ma peau, autrefois pâle et fragile, semblait avoir absorbé l'éclat des néons pour devenir une armure de nacre électrique.

"Je suis là," murmurai-je.

Ma voix ne se perdit pas dans les meubles. Elle rebondit contre les parois de verre, claire, métallique, souveraine. Elle s'échappa par la fenêtre ouverte, se mêlant au vacarme de la métropole, une note pure dans le chaos.

L'apnée était finie. Le monde pouvait bien s'effondrer autour de moi, j'avais appris à flotter dans les décombres. Je n'étais plus en surchauffe ; j'étais la source de la

chaleur.

Au 22ème étage, dans une cellule de verre suspendue entre le ciel de craie et l'enfer de néon, une femme venait de cesser de feindre. Et pour la première fois, la ville sembla se taire, un instant seulement, comme pour saluer l'apparition d'une nouvelle étoile, née d'un crash, forgée dans le vide, et qui ne demandait plus la permission d'exister.

Je retournai vers la baie vitrée pour la fermer, mais ma main s'arrêta sur la poignée. Non. Laissons le ciel entrer. Laissons l'odeur de la pollution et le cri des pneus sur l'asphalte envahir l'espace. Laissons le monde se fracasser contre moi. Je suis prête.

Je m'allongeai sur le sol, les bras en croix, fixant le plafond où dansaient les reflets des phares de voitures. La nuit était longue, mais elle n'était plus noire. Elle était électrique. Elle était mienne.

Et dans ce silence habité par le fracas du monde, je sus que le chapitre de la douleur venait de se clore pour laisser place à celui de l'incandescence. Le crash test était terminé. Le cœur était nu, certes, mais il était vivant. Et cette vie-là, aucune métropole, aucun silence, aucun Absent ne pourrait plus jamais l'éteindre.

J'étais Elara Vance, et je venais de toucher le fond du ciel.

# Chapitre 14

## La Mécanique du cri

Le silence de l'appartement au vingt-deuxième étage n'est pas un vide ; c'est une matière dense, une sorte d'éther gélatineux qui s'engouffre dans les poumons à chaque inspiration, collant aux parois de la gorge comme de la suie. Il a une odeur, ce silence. Celle de l'ozone résiduel des écrans restés trop longtemps allumés, mêlée au parfum boisé, presque rance, que l'Absent a laissé derrière lui, imprégné dans les fibres du tapis en laine brute.

Je suis debout au centre de la pièce, une silhouette dégingandée dont les contours s'effritent sous l'assaut des néons extérieurs. Le bleu électrique des enseignes de la métropole vient lécher mes chevilles, tandis que le rouge syncopé d'un feu de signalisation, quelque part en bas, rythme mon pouls avec une régularité de métronome sadique. Cinquante hertz. C'est la fréquence du réfrigérateur, ce bourdonnement sourd qui constitue la seule bande-son de mon existence depuis des semaines. Un ronronnement de machine, froid, indifférent, qui semble me dire : \*Je tourne, je conserve, je maintiens, et toi, que fais-tu ?\*

Ma peau est devenue une membrane trop fine. Je sens le passage de l'air sur mes bras comme une agression, chaque grain de poussière comme un impact de micro-météorite. C'est l'anatomie de la post-catastrophe. Quand on a tout retiré — le cynisme, les vêtements de marque, les dialogues de sourds au téléphone, les excuses qu'on se murmure devant le miroir — il ne reste que cette carcasse vibrante, ce moteur de chair qui refuse de s'éteindre malgré le choc frontal.

Je regarde mes mains. Elles tremblent d'une impatience tellurique.

L'absence de l'autre est une amputation dont le membre fantôme continuerait de gratter la conscience. Je sens encore le poids de ses doigts sur ma nuque, une pression fantomatique qui me fige. Le silence de l'Absent est un mur de béton contre lequel je me suis fracassée jusqu'à l'épuisement. Mais ce soir, le béton commence à se fissurer.

La mécanique s'enclenche dans le bas de mon ventre.

Ce n'est pas une émotion, au début. C'est purement physique. Une contraction du diaphragme, une remontée acide de bile et de révolte. C'est le piston d'une machine à vapeur qui monte en pression. Je sens la chaleur quitter mes extrémités pour se concentrer dans mon thorax, une boule de feu froid qui cherche une issue. Mes cordes vocales se tendent comme les haubans d'un pont sous la tempête.

Je ferme les yeux. Le noir n'est pas noir, il est traversé d'éclairs pourpres.

L'air s'engouffre. Mes poumons s'étirent jusqu'à la déchirure, les alvéoles criant grâce sous l'afflux soudain d'oxygène pur, ce carburant de l'incendie à venir. Je sens le battement de mon cœur dans mes tempes, un tambour de guerre qui annonce la fin de l'armistice avec la douleur.

Puis, le déclic.

Le cri ne sort pas de ma bouche ; il l'explose.

Ce n'est pas un pleur. Ce n'est pas une plainte de petite fille délaissée. C'est un son primordial, une fréquence oubliée qui déchire le voile de l'appartement. C'est un démarrage moteur. Le rugissement d'une turbine qui s'ébroue après des années d'encrassement.

Le son frappe la baie vitrée avec une telle violence que je crois voir le verre se courber. Il rebondit contre le carrelage froid, s'insinue dans les conduits d'aération,

s'attaque au ronronnement du réfrigérateur et l'annihile. Le 50 Hz est balayé par une onde de choc qui porte en elle tout ce que je n'ai pas su dire : les adieux avortés, la trahison des draps froids, le goût de métal des larmes ravalées, la solitude des dimanches après-midi où l'on regarde la poussière danser dans un rayon de soleil mourant.

Ma gorge brûle. Le goût du sang — ferreux, cuivré — envahit mon palais. Je m'en fiche. Je pousse encore. Je veux que ce cri soit une balise, un signal de détresse qui se transforme en déclaration de guerre. Je ne crie pas vers l'Absent. Je ne crie pas pour qu'il revienne. Je crie pour l'expulser de mes cellules, pour nettoyer chaque recoin de mon architecture mentale de son ombre parasite.

C'est une exécution. Un exorcisme sonore.

Mes genoux cèdent. Je m'effondre sur le sol, mais le cri ne s'arrête pas. Il devient plus granuleux, plus grave, il résonne dans mes os. Je suis devenue un instrument à vent, une flûte d'os et de nerfs traversée par un ouragan. Je griffe le parquet, mes ongles laissant des sillons dans le vernis, cherchant une prise sur ce monde qui se dérobe.

Le cri se module. Il devient une note pure, un laser de son qui traverse les parois. J'imagine les voisins, au vingt-et-unième, au vingt-troisième, s'arrêtant net devant leur téléviseur, leur four à micro-ondes, leur solitude connectée. Je veux qu'ils l'entendent. Je veux que ce cri leur rappelle qu'ils sont vivants, qu'ils sont fragiles, qu'ils sont à un millimètre du gouffre.

Et soudain, le silence revient.

Mais ce n'est plus le même silence. Ce n'est plus la chape de plomb de tout à l'heure. C'est un silence lavé. Un silence de neige après l'avalanche.

Je reste là, prostrée, le front contre le sol froid. Mes poumons brûlent comme si j'avais inhalé des éclats de verre. Ma glotte est une plaie ouverte. Mais à l'intérieur, quelque chose s'est tu. La machine s'est stabilisée. Le crash test est fini, et les données sont claires : le véhicule est détruit, mais le cockpit est intact.

Je relève la tête. Mes yeux sont injectés de sang, mes cheveux collés à mon visage par la sueur. Je ressemble à une rescapée, une survivante de moi-même.

Je regarde la ville par la vitre. Elle me semble soudain moins menaçante. Les néons ne sont plus des yeux de prédateurs, mais des lucioles mécaniques égarées dans un désert d'acier. Je me lève, les jambes flageolantes, mais habitées d'une force nouvelle, une sorte de verticalité de l'acier.

Je m'approche du réfrigérateur. Ce petit tyran domestique a repris son murmure. Je pose ma main sur sa paroi vibrante.

— Tais-toi, dis-je d'une voix qui n'est plus qu'un râle, un murmure de papier de verre.

Et dans ma tête, le bruit s'arrête. Je commande au monde de se taire, et pour la première fois, le monde obéit.

Je marche vers la cuisine, me sers un verre d'eau. L'eau est d'une pureté insoutenable. Chaque gorgée est une caresse glacée sur ma gorge dévastée. Je sens le liquide descendre en moi, tracer un chemin de fraîcheur dans le chaos de mes entrailles. C'est le premier repas d'une nouvelle ère.

Je retourne vers la fenêtre et j'ouvre grand. L'air de la ville s'engouffre, chargé d'odeurs de gomme brûlée, de friture, de pluie imminente. C'est l'odeur de la liberté. Une liberté qui ne demande pas de permission, qui ne s'excuse de rien.

L'Absent ? Son souvenir est là, quelque part, mais il a perdu son pouvoir de hantise. Il n'est plus qu'une coordonnée sur une carte que je ne consulte plus. Le cri l'a pulvérisé. En le laissant sortir, j'ai vidé la chambre de mes fantômes.

Je m'assois sur le rebord de la fenêtre, les jambes balancées au-dessus du vide, à soixante mètres du bitume. Je n'ai pas le vertige. Le vertige est une peur de tomber ; moi, j'ai déjà touché le fond. Et quand on a touché le fond du ciel, on ne peut plus que voler ou se dissoudre dans l'azur.

Je prends une cigarette, la première depuis des mois. La fumée est bleue, elle se mêle aux vapeurs de la métropole. Je regarde la cendre tomber dans le vide, une minuscule étoile morte rejoignant ses sœurs d'asphalte.

Je ne suis plus l'écorchée qui subit les chocs. Je suis celle qui les provoque. Je suis la source de la chaleur, l'étincelle dans la chambre de combustion.

La mécanique du cri était nécessaire. C'était le démarrage à froid d'un cœur qui avait oublié comment battre pour lui-même.

Le téléphone vibre sur la table basse. Une notification. Un message, peut-être de lui, peut-être d'un autre. Je ne regarde même pas. La lumière bleue de l'écran s'épuise dans le vide de la pièce. Je n'ai plus besoin de signaux extérieurs pour savoir que j'existe.

Je suis Elara Vance. J'ai survécu à l'impact. J'ai traversé le mur du son de ma propre douleur.

La nuit est longue, oui. Mais elle est vibrante de toutes les fréquences que j'ai libérées. Je me rallonge sur le parquet, les bras en croix, sentant les vibrations de la ville remonter à travers le sol, traverser ma colonne vertébrale. Je suis connectée à la métropole, non plus comme une victime, mais comme une extension de son

électricité.

Le chapitre de la douleur est clos. Le papier est calciné, les mots sont des cendres.

Je ferme les yeux, et pour la première fois depuis une éternité, je ne vois plus le visage de l’Absent. Je vois une lumière blanche, crue, magnifique. Celle des projecteurs sur une scène vide.

Le spectacle peut commencer. Je suis prête à brûler.

Je sens mon souffle devenir régulier. Un, deux. Un, deux. Le moteur tourne au ralenti, parfait, huilé par mes larmes. La mécanique est rodée. Demain, je descendrai dans la rue, et la ville sentira mon passage. Car une femme qui n'a plus peur de crier est une femme que rien, absolument rien, ne peut plus briser.

Je m’endors ainsi, bercée par le vacarme du monde, une note pure et solitaire flottant au-dessus de l’enfer des néons. Le crash test est validé. Le cœur est à nu, et il n'a jamais été aussi fort.

# Chapitre 15

## Transfusion de Lumière

L'aube n'est pas une délivrance, c'est une lame froide que l'on glisse sous la paupière. À quatre heures du matin, la métropole n'est plus qu'un immense circuit imprimé dont les soudures clignotent dans un spasme d'agonie électrique.

Vingt-deuxième étage. Ma cellule de verre est saturée d'une lumière de morgue, ce bleu d'écran qui décharne les visages et transforme le sang en encre de Chine.

Je me lève. Mes articulations craquent comme du petit bois sec. La faim a disparu, remplacée par une soif minérale, une urgence de graphite et de solvant. Le silence du réfrigérateur est devenu insupportable ; il grince dans le vide comme le remords d'un Absent dont l'odeur s'évapore enfin des rideaux.

Je ramasse le premier marqueur. Un feutre noir, gras, à la pointe biseautée. Son odeur d'alcool monte à la tête, une ivresse chimique qui réveille les neurones endormis par le deuil.

Je m'approche du mur est, celui qui fait face au lever du soleil, là où la lumière est la plus cruelle. Le blanc est une insulte. C'est un vide qui attend d'être colonisé. Je ne cherche pas à faire de l'art. Je cherche à cartographier le désastre avant qu'il ne se cicatrise mal.

Le premier trait est une incision. Un trait vertical, net, qui part du plafond et descend jusqu'à la plinthe. C'est la colonne vertébrale du monde. Autour, je commence à dessiner l'ossature de ma solitude. Les mots ne suffisent plus, ils sont trop lents, trop polis. Je mélange l'anatomie et la basse tension.

\*Ventricule gauche : Transformateur 50 000 Volts.\*

\*Aorte : Câble à haute isolation sous vide.\*

Je dessine mon cœur au centre du salon. Ce n'est pas un organe de chair rouge et de valves souples ; c'est une pièce de fonderie, une turbine de centrale thermique dont les pales sont brisées par des caillots de goudron. Le noir du feutre s'imprime dans le plâtre avec un crissement qui me parcourt l'échine. C'est une ponction lombaire pratiquée sur mon propre foyer.

Mes mains bougent toutes seules. Elles connaissent la géographie de ma douleur mieux que mon cerveau. Je trace des schémas de connexions synaptiques qui s'emmêlent dans les lignes de métro de la ville. Le plan de la ligne 4 s'insinue dans mon système nerveux. Châtelet-Les Halles devient le centre de mon plexus solaire, un nœud de rails où des milliers d'âmes se croisent sans jamais s'effleurer, une métaphore de mon propre transit émotionnel.

« Tu es folle », murmurerait l'Absent s'il était là, son ombre découpée contre la baie vitrée. Mais son ombre n'est plus qu'une tache de café sur le parquet. Je recouvre l'endroit où il se tenait d'une calligraphie nerveuse, des versets d'électricité statique :  
\*« L'absence est une fréquence radio que personne ne capte. »\*

Vers midi, le soleil tape contre les vitres, transformant l'appartement en un four de cristal. La sueur perle sur mon front, tombe sur mes mains, dilue l'encre. Je ne m'arrête pas. Je suis passée à la chambre. Les murs blancs disparaissent sous une dentelle de signes. Je traite le deuil comme une pièce de haute couture.

Je dessine des coutures chirurgicales le long des embrasures de portes. Je brode des motifs de brocart avec des noms de médicaments et des tensions artérielles. Le deuil n'est pas une phase, c'est une parure. C'est une robe de mariée tissée dans du fil de fer barbelé, ajustée au millimètre sur une peau qui ne veut plus être touchée. Je dessine les ourlets de ma tristesse au point de chaînette, chaque boucle étant une

larme cristallisée en carbone.

Ma main tremble, mais le trait reste féroce. Je décris l'architecture de mon effondrement comme si j'écrivais le cahier des charges d'une cathédrale.

\*L'arc-boutant de ma mélancolie.\*

\*La nef de mes insomnies.\*

L'odeur du marqueur devient entêtante, presque hallucinogène. Mes doigts sont noirs jusqu'aux phalanges. Je me sens devenir une extension de la paroi. Si on me découpait, on trouverait du plâtre dans mes veines et des schémas électriques dans mes poumons.

Je m'attaque au plafond, debout sur la table de la salle à manger. Les muscles de mes bras brûlent, une douleur délicieuse, une preuve physique de mon existence. Je dessine une constellation de doutes, un ciel étoilé où chaque astre est une ampoule de tungstène grillée.

« Regarde », je chuchote au vide. « Regarde comme c'est beau quand c'est brisé. »

La métropole à mes pieds semble répondre. Le bourdonnement de la rue remonte par les conduits d'aération, un chant de gorge métallique. Je connecte mon dessin aux câbles qui courent le long de l'immeuble. Je trace des lignes de force qui partent de mon nombril peint sur le mur et qui vont mourir dans les antennes relais du toit d'en face. Je suis la station de réception. Je suis le paratonnerre.

Vers dix-sept heures, l'appartement est méconnaissable. Ce n'est plus un lieu de vie, c'est un manifeste. Les murs hurlent. Chaque centimètre carré est saturé de cette encre noire qui semble pulser au rythme de mes tempes. J'ai transformé mon agonie en une architecture de signes si dense qu'elle en devient illisible. C'est une écriture asémique, le langage des tripes et des volts.

Je m'arrête devant la grande baie vitrée. Il reste un espace, un dernier rectangle de vide.

Je n'y écris pas de mots.

Je dessine un crash test.

Une silhouette humaine, brisée, projetée contre un mur invisible. Mais au lieu de sang, de la lumière s'échappe des plaies. Des faisceaux de fibres optiques. Des éclats de néon.

Je lâche le marqueur. Il roule sur le sol avec un bruit de plastique mat.

Je suis épuisée. Mes jambes sont des colonnes de plomb. Je me laisse glisser le long du mur, ma peau frottant contre l'encre encore fraîche. Je sens le noir se transférer sur mon épaule, sur ma joue. Je deviens le texte. Je deviens la paroi.

Je regarde l'appartement. Ce n'est plus une prison. C'est une armure de haute couture. J'ai habillé le vide. J'ai donné une forme à l'invisible. La douleur, quand elle est ainsi exposée, perd de sa puissance terrifiante. Elle devient un objet d'étude. Une mécanique.

La transfusion est terminée.

La ville s'allume. Les lumières de la métropole commencent à briller à travers mes dessins sur les vitres, projetant des ombres de schémas électriques sur mon corps. Je suis tatouée de lumière et d'ombre.

L'Absent ? Il n'est plus qu'une erreur de calcul dans une équation résolue. Une variable supprimée.

Je respire. L'air a le goût de l'ozone et de la victoire. Ma poitrine se soulève, régulière, puissante. Le moteur est rodé. La carrosserie est froissée, certes, mais le châssis est indestructible.

Je ferme les yeux au milieu de mon œuvre de sang noir et de néon. Pour la première fois, je ne dors pas pour oublier. Je dors pour me recharger.

Demain, je marcherai dans la rue et mon ombre sera une architecture que personne ne pourra abattre. Je suis Elara Vance. Je suis la ville. Je suis le courant. Et la lumière qui m'habite désormais ne vient plus du dehors. Elle sourd de mes propres cicatrices, transformées en filaments incandescents.

Le noir est total, mais je n'ai jamais vu aussi clair.

Le crash est terminé.

La vie peut enfin commencer, brute, électrique, et absolument magnifique.

# Chapitre 16

## Crash Test Final

La ville n'est pas un décor ; c'est un système nerveux à ciel ouvert. Ce soir, la métropole a la couleur d'un hématome frais, un mélange de pourpre électrique et de noir bitume qui palpète sous mes semelles fines. Je marche vers l'épicentre. Là où tout a commencé, là où la première faille a été creusée dans la structure de mon être.

Le vent s'engouffre dans les avenues-canyons, portant avec lui l'odeur de la pluie ferreuse et du caoutchouc brûlé. Mes poumons filtrent l'ozone. Chaque inspiration est une décharge de 50 Hz qui remonte le long de ma colonne vertébrale. Je ne suis plus une femme qui déambule ; je suis une aiguille cherchant le sillon du disque pour rejouer la symphonie du désastre.

Le "Blue Neon" se dresse à l'angle de la 4ème et de la solitude. C'est un bar-belvédère niché au flanc d'un gratte-ciel de verre dépoli. Pour y monter, l'ascenseur est une capsule de décompression. Mes oreilles cliquent. La pression atmosphérique chute, mon cœur augmente sa cadence. Le miroir de la cabine me renvoie l'image d'une étrangère : mes yeux sont deux puits de pétrole en feu, ma peau a cette transparence malade des créatures abyssales. Je porte une robe en soie noire, fluide comme du mercure, qui glisse sur mes hanches à chaque pas. C'est mon armure de gala pour le sacrifice.

Les portes s'ouvrent sur le fracas feutré du jazz industriel.

L'air est saturé de vapeur de gin et de la sueur froide des gens pressés de s'oublier. Je traverse la salle sans regarder personne, mais je sens les regards ricocher sur moi comme des balles de caoutchouc. Je me dirige vers la terrasse. C'est là. La table

d'angle, celle qui surplombe les rails de la gare centrale, là où les trains de banlieue dessinent des veines de sang blanc et rouge dans la nuit.

Je m'assois. Le métal de la chaise est un baiser de glace contre mes cuisses.

C'est ici qu'il était assis. L'Absent.

Je ferme les yeux pour invoquer son fantôme. L'odeur arrive en premier : un mélange de tabac froid, de papier de soie et de cette note boisée, presque rance, de son parfum. Ce n'est pas un souvenir, c'est une agression. Ma mémoire est un scalpel qui incise le présent. Je sens la chaleur fantôme de sa main sur le revers de ma manche. Mes doigts cherchent le vide sur le plateau de la table, là où ses doigts à lui jouaient autrefois avec un briquet en argent.

— Vous attendez quelqu'un ?

La voix du serveur est une stridence de métal sur du verre. Je rouvre les yeux. Il est jeune, les traits fatigués par la lumière artificielle. Il tient un plateau comme on tient un bouclier.

— Un verre d'absinthe. Pure. Sans sucre, dis-je. Ma voix est un murmure de papier de verre.

Il hoche la tête, ses yeux s'attardent une seconde de trop sur la cicatrice invisible qui semble barrer mon visage. Il repart.

Je me tourne vers le vide. La ville est une maquette d'acier vibrant. En bas, le réseau ferroviaire est une plaie ouverte. Les trains s'entrechoquent dans un gémissement métallique qui résonne jusque dans mes molaires. C'est le son du crash originel.

Je me souviens de sa phrase, ce soir-là, juste avant que le monde ne bascule : \*« On

ne se quitte pas, Elara. On s'évapore juste de la réalité de l'autre. »\*

L'élégance cruelle de la formule. La précision chirurgicale de l'indifférence.

Le serveur revient, dépose le verre. Le liquide est d'un vert trouble, opalescent, comme l'œil d'une divinité en colère. Je ne bois pas tout de suite. Je regarde la ville à travers le prisme du verre. Les lumières se tordent, les gratte-ciel se liquéfient.

C'est le moment. Le crash test final.

Je ne cherche plus à me protéger. Je baisse toutes les gardes. Je retire le bouclier de mon cynisme, la cotte de mailles de ma fureur. Je m'offre, nue de toute défense, à l'impact du souvenir.

La douleur arrive comme une onde de choc cinétique. Ce n'est pas une émotion, c'est une déformation physique. Je sens mes côtes se resserrer, le cartilage de mon sternum qui craque sous la pression de l'absence. Son visage se matérialise dans l'air saturé d'ozone : la courbe de sa mâchoire, le pli amer au coin de sa bouche, le regard qui traversait ma chair comme si je n'étais qu'une vitre sale.

L'impact est total. Je reçois de plein fouet le rejet, le silence de plusieurs mois, l'humiliation d'avoir été celle qui reste quand l'autre s'est déjà dissous. Le souvenir de ses mains qui lâchent les miennes n'est plus une image, c'est une brûlure au second degré sur mes paumes.

Ma respiration se hache. Le monde vacille. Le bruit de la ville monte d'un cran, un hurlement de turbines, un fracas de verre brisé. Je suis au centre de la collision. Je suis le mannequin de cire dans la voiture lancée à deux cents à l'heure contre le mur de béton de son départ.

Mais au lieu de voler en éclats, quelque chose d'inouï se produit.

Au point de rupture, là où la structure devrait s'effondrer, une chaleur blanche jaillit de mes entrailles. Ce n'est pas la chaleur de la vie, c'est la chaleur de la fusion nucléaire.

Je regarde mes mains posées sur la table. Elles ne tremblent pas. Elles absorbent le choc. Chaque décharge de souffrance est captée par mes nerfs et transformée. La douleur n'est plus une ennemie ; elle est un combustible. Je sens le noir de ma mélancolie se transmuter. Il devient une lumière froide, une incandescence de tungstène qui remonte dans mes veines.

Je bois l'absinthe d'un trait. Le feu liquide achève de brûler les dernières scories de l'apitoiement.

Je regarde le fantôme de l'Absent. Il est toujours là, assis en face de moi. Mais sa silhouette s'effiloche. Il n'a plus de poids. Il n'est plus le mur de béton contre lequel je me brise ; il n'est plus qu'un hologramme de poussière et de regrets.

— Tu n'es qu'une erreur de parallaxe, murmuré-je au vide.

Je me lève. Mes jambes sont des colonnes d'acier. Le choc a eu lieu, mais la carrosserie est intacte. Mieux : elle est devenue luminescente. Je sens une vibration courir sous ma peau, une fréquence pure, une note tenue qui s'accorde au bourdonnement de la ville.

Je quitte la terrasse. Dans la salle, le jazz semble maintenant trop lent, trop prévisible. Je marche vers l'ascenseur, mais je refuse de redescendre tout de suite. Je trouve la porte de service qui mène au toit-terrasse technique, là où personne ne va.

Je pousse la porte lourde. L'air frais de la nuit me gifle. Je suis au-dessus de tout. Les antennes relais crépitent au-dessus de ma tête, déversant des gigaoctets de désirs et de

solitudes dans l'atmosphère. Je m'approche du bord, sans barrière, juste le vide et les 200 mètres de chute libre qui me séparent du bitume.

Je ne ressens pas le vertige. Je ressens une affinité.

Je regarde mes cicatrices sur mes poignets, des lignes fines, presque effacées. Elles ne sont plus des marques de honte. Ce soir, elles brillent. Elles sont les filaments d'une ampoule à haute pression. Je suis la ville. Je suis chaque ampoule qui clignote, chaque moteur qui tourne, chaque signal qui traverse la nuit.

La douleur s'est cristallisée. Elle est devenue un diamant de lucidité logé derrière mes yeux.

Je comprends enfin. Le crash n'était pas destiné à me détruire, mais à tester la résistance de mon âme. Et l'âme a tenu. Elle a absorbé le métal, le verre et le silence de l'Absent pour en faire une architecture nouvelle. Une cathédrale de néons.

Je ris. C'est un son clair, tranchant comme un diamant sur une vitre. Le rire d'une femme qui a traversé le feu et qui a découvert qu'elle était l'incendie.

Je redescends par les escaliers de secours, chaque marche est une note de musique sur laquelle je danse. Quand je sors dans la rue, la pluie a recommencé à tomber. Mais l'eau ne me mouille pas ; elle semble glisser sur une pellicule d'énergie qui m'entoure.

Un taxi s'arrête à ma hauteur. Le chauffeur baisse la vitre, son visage baigné par le bleu du tableau de bord.

— Où est-ce qu'on va, Mademoiselle ?

Je regarde les lumières de la métropole qui se reflètent dans le bitume mouillé. Le monde est une page blanche écrite à l'encre électrique. L'Absent est mort, et avec lui,

la femme que j'étais.

— Partout, dis-je en montant à l'arrière. Là où ça vibre. Là où la lumière est la plus crue.

La voiture s'élançe. Je m'adosse au cuir froid du siège. Je ferme les yeux et je sens le courant passer à travers moi. Le crash est terminé. Les débris sont devenus des étoiles.

Je suis Elara Vance, et je n'ai jamais été aussi vivante. Ma carrosserie est peut-être froissée, mais mon moteur hurle une chanson de victoire que seul le vide peut comprendre. La ville m'appartient, non pas parce que je la possède, mais parce que je suis devenue son cœur battant, sa blessure la plus lumineuse.

La nuit peut bien s'étendre à l'infini. J'ai assez de lumière intérieure pour brûler jusqu'à l'aube. Et au-delà.

# Chapitre 17

## Ventricule de Verre

Le cuir du taxi grince sous mon poids, un gémissement animal qui s'accorde au soupir de l'asphalte détrempé. À travers la vitre striée de pluie, la métropole n'est plus qu'un spectrogramme de néons délavés, de l'indigo électrique, du rouge sang de bœuf, du jaune sodium qui brûle la rétine. Je suis assise au milieu de ce désastre chromatique, et pour la première fois, je ne cherche pas à m'en protéger.

Mon corps a changé de densité. Je le sens aux vibrations du moteur qui remontent le long de mes vertèbres, chaque oscillation de la carrosserie résonnant dans mes os comme si j'étais faite de cristal de roche. Je suis devenue une fréquence, un signal pur émis au milieu du bruit blanc de la ville.

Le chauffeur ne me regarde pas, ou s'il le fait, c'est à travers le prisme déformant du rétroviseur. Pour lui, je ne suis qu'une ombre de plus, un fragment de nuit qui a payé sa course. Il ne voit pas que sous ma veste, ma peau a la transparence de l'opale. Il ne voit pas que mes poumons aspirent l'ozone et le monoxyde avec une avidité sacrée, transformant la pollution en une forme de prière mécanique.

— Arrêtez-vous ici, dis-je.

Ma voix me surprend. Elle n'a plus ce voile de coton, cette hésitation de celle qui s'excuse d'occuper l'espace. Elle est tranchante. Une lame de verre qui fend l'air saturé d'humidité.

Le taxi s'immobilise au coin d'une avenue où les gratte-ciel semblent converger pour broyer le ciel. Je descends. L'air froid me frappe comme une gifle nécessaire. L'odeur

est un mélange âcre de gomme brûlée, de café rassis et de cette humidité métallique qui précède les grands effondrements. Je marche vers le centre de la chaussée, là où les courants d'air s'engouffrent entre les façades de miroir.

Au sol, une flaque d'essence m'attend.

C'est une tache d'huile irisée, un œil de paon étalé sur le bitume poreux. Je m'arrête juste au bord. Je me penche. Le monde bascule.

Dans ce miroir de pétrole, je ne vois plus la femme aux yeux cernés qui mendiait un regard dans les draps froids de l'Absent. Je ne vois plus la victime du crash, celle dont le cœur pendait comme un moteur arraché à sa carlingue. Ce que je vois, c'est une architecture de lumière. Les fractures de mon visage — ces ridules d'angoisse, ces cassures au coin des lèvres — sont devenues des veines d'or dans un bloc de quartz. Je suis une géode brisée, révélant un intérieur plus complexe, plus dur, plus scintillant que l'écorce que j'ai perdue.

Je suis une étoile pulsante au milieu du goudron.

Je plonge mes doigts dans l'eau grasse. Le contact est d'une froideur exquise, un choc thermique qui remonte jusqu'à mon épaule. L'arc-en-ciel huileux se trouble, se fragmente, puis se reforme autour de mes phalanges. Je ris intérieurement de cette découverte : on peut être brisée et pourtant n'avoir jamais été aussi entière. La structure est là, solide, plus résistante que l'acier parce qu'elle a appris à intégrer le vide.

L'Absent. Son nom ne provoque plus cette décharge d'acide dans mon estomac. Il est devenu une donnée archéologique. Une strate de sédiments sur laquelle je bâtis ma propre cathédrale. Je réalise que sa fonction n'était pas de m'aimer, mais de me servir de mur de soutènement pour que je puisse enfin mesurer la force de mon impact. Il a été le béton contre lequel j'ai testé ma résistance. Et le béton a fini par se fissurer.

Je me relève. Mes chaussures claquent sur le pavé avec une précision métronomique.

\*Tic. Tac. Pulsation.\*

Mon cœur — ce ventricule de verre — bat un rythme que la ville semble reconnaître. Les feux de signalisation passent au vert à mon approche, une haie d'honneur de lumière émeraude. Le bourdonnement des transformateurs électriques dans les ruelles sombres s'accorde à ma propre fréquence. Je ne suis plus un corps dans la ville, je suis le système d'exploitation de la métropole.

Je croise un homme à l'entrée d'un bar de nuit. Il pue le tabac et le regret. Il s'arrête, une main suspendue vers son briquet, les yeux écarquillés comme s'il voyait un fantôme ou une divinité de passage. Il sent la tension thermique qui émane de moi, cette chaleur blanche qui brûle le froid de la pluie. Je lui jette un regard, un seul, et je vois ses certitudes s'effriter. Je suis le miroir de sa propre fragilité, et c'est insupportable.

Je continue ma dérive. Chaque pas est une analyse psychologique du terrain. Je sens la solitude des bureaux vides au sommet des tours, la détresse des fibres optiques qui hurlent des milliers de solitudes à travers le sol, l'espoir pathétique des néons qui tentent de masquer la noirceur de l'univers.

Je finis par atteindre le pont qui enjambe le fleuve noir. L'eau en bas est une encre épaisse, un oubli liquide. Je grimpe sur le parapet de pierre. Le vent s'engouffre sous ma veste, tentant de m'arracher à la terre, mais mon centre de gravité est désormais logé dans ma propre lumière.

Je regarde mes mains. Elles sont bleues sous les projecteurs du pont. Des mains de chirurgien, de sculpteur, de survivante. Je caresse l'air froid.

Le crash est terminé.

Pendant des mois, j'ai cru que j'étais le débris. Le morceau de ferraille tordu sur le bord de la route, attendant que la dépanneuse de la pitié vienne me ramasser. Je me trompais de perspective. Je n'étais pas la voiture. Je n'étais pas le conducteur. J'étais l'énergie cinétique. J'étais le choc lui-même. Une force pure qui ne peut être détruite, seulement transférée.

Je ferme les yeux. Le silence n'est pas une absence de bruit, c'est une présence pleine. C'est le son du verre qui se solidifie.

\*Écoute.\*

Le murmure de la ville n'est plus une menace. C'est une symphonie dont je suis la chef d'orchestre invisible. Je sens chaque respiration des dormeurs derrière les façades de verre, chaque battement de cœur des amants désespérés, chaque spasme des agonisants dans les hôpitaux de périphérie. Je suis le ventricule de verre à travers lequel tout cela circule. Je filtre la douleur, j'épure le noir, je recrache de la lumière.

Un frisson me parcourt, non pas de froid, mais d'extase. Une jouissance métaphysique d'être enfin accordée à sa propre destruction. On ne peut pas briser ce qui est déjà fait d'éclats.

Je redescends du parapet. Mes pieds touchent le sol avec la légèreté d'une plume de plomb. Je suis ancrée et pourtant prête à m'évaporer.

Je sors mon téléphone de ma poche. L'écran brisé affiche une toile d'araignée de lumière. Je regarde les messages de l'Absent, ces petits cadavres de texte qui gisent dans ma mémoire numérique. "Je suis désolé." "Je n'y arrive plus." "Tu es trop..."

Trop quoi ? Trop vivante ? Trop entière dans mon désastre ?

Je fais glisser mon doigt sur l'écran. \*Supprimer.\*

Le geste est minuscule, mais l'effet est sismique. Un poids invisible s'effondre dans le fleuve. La place ainsi libérée dans mon thorax se remplit instantanément d'un air pur, presque brûlant.

Je lève les yeux vers le sommet de la plus haute tour. Elle pointe vers les nuages comme un index accusateur. Je souris. La métropole est ma carrosserie. Les avenues sont mes artères. Et au centre, là où la pression est la plus forte, là où le monde tente de vous réduire en cendres, il y a ce noyau de cristal qui refuse de s'éteindre.

Je ne suis plus Elara Vance, la femme qui attend.  
Je suis Elara Vance, l'incendie qui marche.

La pluie redouble de violence, transformant la rue en une rivière de diamants liquides. Je ne cherche pas d'abri. Pourquoi se cacher de ce qui nous purifie ? Je marche vers l'aube, même si le soleil est encore à des heures de sa naissance. Je n'en ai pas besoin.

Ma propre carcasse est désormais une source d'énergie renouvelable. Chaque cicatrice est un filament qui s'allume. Chaque souvenir de douleur est une batterie chargée à bloc. Je sens le courant passer, une tension de mille volts qui court sous ma peau, de la pointe de mes orteils jusqu'à la racine de mes cheveux.

Je m'arrête un instant devant une vitrine de luxe. Mon reflet y est si net, si tranchant, qu'il semble pouvoir couper le verre de l'autre côté. Je me reconnais enfin. Ce n'est pas une réconciliation, c'est une conquête.

Le crash test est réussi.

Le véhicule est détruit.

L'âme est intacte.

Mieux qu'intacte : elle est trempée.

Je me remets en marche, silhouette nerveuse et vibrante s'enfonçant dans le cœur électrique de la nuit. Je ne vais nulle part, parce que je suis déjà arrivée. Je suis ici. Je suis maintenant. Je suis cette pulsation irrégulière mais invincible qui bat dans le ventricule de verre du monde.

Et le monde, pour la première fois, semble retenir son souffle pour m'écouter passer.

# Chapitre 18

## L'Inauguration du Cœur Nu

La serrure a émis un petit clic sec, une décapitation nette du silence. C'était le dernier son de ma vie d'avant. Un bruit de métal contre métal, définitif comme un point final posé au scalpel. Derrière cette porte, au vingt-deuxième étage de cette tour de verre qui griffait le ciel noir, je laissais les restes de l'accident. Les draps encore imprégnés de l'ombre de l'Absent, ce linceul de coton où j'avais appris l'alphabet de l'insomnie. Les écrans éteints qui me renvoyaient l'image d'une femme-spectre. Les flacons de parfum dont l'odeur de santal et de regret commençait à rance.

Je n'ai pas pris de sac. Pas de clés — je n'avais plus l'intention de revenir pour réclamer quoi que ce soit. Pas d'armure. Pas même ce cynisme qui, pendant des années, m'avait servi de manteau de fourrure contre la bise de l'indifférence.

Je suis entrée dans l'ascenseur. La boîte en Inox est une chambre de décompression. Tandis que les chiffres s'égrenaient sur l'écran à cristaux liquides — 20, 15, 10, 5 — je sentais la pression atmosphérique de mon ancienne existence s'alléger. Mes oreilles ont bourdonné, un sifflement aigu, la fréquence radio d'un monde qui change de station. Dans le miroir, ma peau paraissait translucide, presque bleutée sous le néon blafard. On aurait pu voir mes veines battre, ces petits fleuves d'impatience qui charriaient désormais un sang neuf, chargé d'une électricité statique que je ne cherchais plus à mettre à la terre.

Le rez-de-chaussée m'a accueillie avec le souffle tiède de la climatisation et l'odeur de la cire synthétique. Puis, j'ai poussé la porte tambour.

L'air de la ville m'a frappée comme une gifle de soie mouillée.

Il pleuvait, non pas une averse torrentielle, mais cette brume épaisse, presque solide, qui transforme la métropole en un aquarium géant. L'odeur de l'ozone s'est glissée dans mes narines, un parfum métallique, âcre, délicieux. C'était le goût de la foudre après l'impact. Sous mes pieds nus dans des sandales de cuir fin, le bitume était une créature vivante, rugueuse, vibrante du grondement sourd du métro qui passait trois étages sous moi.

Je me suis mise à marcher.

Chaque pas était une conquête. Sans les murs de verre de mon observatoire, les bruits de la ville ne m'arrivaient plus filtrés par le double vitrage. Ils étaient des projectiles. Le cri d'un pneu sur le pavé mouillé, le rire gras d'un groupe de noctambules à la sortie d'un bar, le ronronnement félin d'une berline noire qui glissait dans la nuit. Tout résonnait directement dans ma cage thoracique, sur ce "cœur nu" que j'avais enfin décidé d'exposer. C'était terrifiant. C'était sublime.

Je n'étais plus la spectatrice. J'étais la fréquence.

Au coin de la 5ème Avenue, la lumière d'un panneau publicitaire géant a inondé la rue d'un rose électrique, saturé jusqu'à l'obscène. La pluie, en traversant ce faisceau, s'est transformée en une cascade de rubis liquides. J'ai tendu la main. Les gouttes ont claqué sur ma paume, froides et dures. J'ai porté mes doigts à mes lèvres. Le goût était un mélange de poussière d'étoiles et de pollution, un cocktail de soufre et de pureté. C'était le goût de la réalité sans filtre.

Je suis passée devant une vitrine de haute joaillerie. Derrière l'épais blindage, des diamants reposaient sur du velours noir, immobiles, morts. Je les ai regardés avec une pitié sauvage. Ils étaient parfaits et prisonniers. Moi, j'étais brisée et libre. Mes fêlures n'étaient pas des défauts de fabrication, elles étaient des fibres optiques. À chaque fois qu'un phare de voiture balayait ma silhouette, je sentais la lumière s'engouffrer

dans mes cicatrices, les illuminer de l'intérieur, faisant de mon corps une lanterne magique projetant sur les murs de béton les ombres de mes victoires invisibles.

L'Absent me traversa l'esprit. Pas comme une douleur, mais comme une coordonnée géographique que j'avais dépassée. Je me suis souvenue de ses mains, de cette façon qu'il avait de me toucher sans jamais me voir, comme on feuillette un livre sans en lire les mots. Il cherchait une surface lisse où faire glisser ses propres angoisses. Il n'aurait jamais pu supporter cette Elara-là. Il aurait eu peur de se couper sur mes bords tranchants. Il préférait les cœurs en mousse, les âmes amorties.

"Regarde-moi maintenant," ai-je murmuré. Ma voix s'est perdue dans le tumulte d'une sirène d'ambulance qui déchirait la nuit deux rues plus loin. Un son strident, une plainte d'acier qui me fit vibrer jusqu'aux molaires. Avant, j'aurais frissonné de malaise. Maintenant, je reconnaissais ce cri. C'était le cri de l'urgence, le cri de la vie qui refuse de s'éteindre.

Je me suis arrêtée devant une flaque d'essence. À la surface de l'eau noire, l'hydrocarbure dessinait des volutes irisées, des galaxies de pétrole, des nébuleuses de mauve, de vert et de cuivre. C'était magnifique et toxique. C'était le portrait craché de l'existence. J'ai posé mon pied en plein milieu, brisant le miroir. L'eau froide a envahi mes orteils, une caresse glacée qui m'a arraché un rire. Un rire vrai, qui partait du ventre, qui ne cherchait pas à être poli ou séduisant. Un rire de naufragée qui vient de toucher terre.

Plus je m'enfonçais dans le centre, plus la densité humaine augmentait. Des visages passaient, des masques de fatigue, de désir, d'hébétude. Un homme au regard brûlé par les écrans m'a frôlé. Son épaule a heurté la mienne. Le choc a été électrique. Une micro-seconde de contact cutané, une étincelle de chaleur humaine dans le froid de novembre. Il ne s'est pas excusé, je ne me suis pas écartée. Nous avons partagé cet instant de friction pure, cet échange d'ions entre deux solitudes en mouvement. J'ai senti sa tristesse, une odeur de café froid et de papier vieux, et j'espère qu'il a senti

mon incendie, cette odeur de bois brûlé et d'orage imminent.

Je ne marchais plus, je flottais dans un courant ascendant. Les gratte-ciel ne me semblaient plus être des prisons de verre, mais les piliers d'une cathédrale dont la voûte était faite de nuages bas et de pollution lumineuse.

Je suis arrivée sur la place centrale, là où le cœur de la mégapole bat avec une violence de turbine. Les écrans géants y crachent des promesses de bonheur en haute définition, des visages de papier glacé qui vendent de la peau sans pores et des regards sans âme. Au milieu de ce vacarme visuel, je me suis arrêtée.

J'étais la seule chose réelle dans ce décor de pixels.

J'ai fermé les yeux. J'ai écouté le rythme. Le 50 Hz du réseau électrique qui bourdonne sous les trottoirs, le battement des cœurs de millions de gens qui dorment, qui baisent, qui pleurent, qui meurent. C'était une symphonie de chaos, et pour la première fois, j'en connaissais la partition.

Ma vulnérabilité n'était pas une faiblesse. C'était un capteur ultra-sensible. En retirant ma peau de protection, j'avais décuplé ma portée. Je n'étais plus une petite femme seule dans une grande ville. J'étais le système nerveux de la rue. Chaque clignotement de néon était un de mes battements de cils. Chaque grondement de moteur était une de mes respirations.

Le crash test était terminé. La carrosserie était en miettes, le moteur fumait, les vitres avaient volé en éclats de diamants. Mais le conducteur était sorti de l'épave, et il n'avait jamais été aussi vivant.

Une vieille femme qui balayait le pas de sa porte, une ombre parmi les ombres, a levé les yeux vers moi. Nos regards se sont accrochés. Elle avait des rides comme des rivières asséchées et des yeux qui en avaient trop vu. Elle m'a souri, un sourire sans

dents mais plein de savoir. Un sourire de survivante à une autre. Elle a vu mon cœur nu, elle a vu l'incendie, et elle n'a pas détourné les yeux. Elle a fait un léger signe de tête, une reconnaissance de dette entre celles qui marchent dans la nuit.

L'aube a commencé à poindre. Ce n'était pas une explosion de lumière, mais une lente décoloration du ciel, passant du noir d'encre au gris perle, puis à un bleu électrique, presque douloureux. La ville changeait de peau elle aussi. Les fêtards laissaient la place aux premiers travailleurs, ces ombres silencieuses qui portent le monde sur leurs épaules.

Je me suis approchée d'un parapet qui surplombait le fleuve. L'eau était sombre, lourde, charriant les déchets et les secrets de la cité. Le vent s'est levé, plus vif, chargé de l'odeur du sel marin qui remontait l'estuaire. Il a soulevé mes cheveux, a fouetté mon visage.

Je ne sentais plus le froid. Je ne sentais plus la fatigue.

J'ai posé mes mains sur le métal froid du garde-corps. Mes doigts ne tremblaient pas. Le vide en dessous de moi n'était pas un appel au néant, mais une invitation à l'expansion.

Je suis Elara Vance.

Je suis ce qui reste quand on a tout enlevé.

Je suis la blessure qui a appris à chanter.

Le premier rayon de soleil a percé la brume de pollution au sommet de la tour la plus haute. Il a rebondi sur les façades, a ricoché de fenêtre en fenêtre, avant de venir se planter droit dans ma poitrine. La sensation a été viscérale, une chaleur soudaine qui a fait évaporer les dernières gouttes de pluie sur ma peau.

Je n'ai pas baissé les yeux. J'ai accueilli la lumière comme une inauguration.

Le monde a repris son souffle. Les moteurs ont rugi plus fort. La fourmilière s'est remise en branle. Et moi, au milieu de ce flux ininterrompu, j'ai commencé à marcher de nouveau, non plus pour fuir, non plus pour chercher, mais simplement pour être. Une pulsation irrégulière, invincible, un battement de cœur à nu dans le grand corps de verre du monde.

L'accident était derrière moi.

La vie, brute et hurlante, était partout.

Et j'étais enfin prête à l'épouser.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Crash test sur un cœur nu"*

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)